

# **Sable au corps**

**Sylvia Laîné**  
Alias Émile Noël

## 1

Avec les premières chaleurs, le cul des filles était devenu beau. Même celui de la nana de la météo qui prédisait l'orage violent pour le Sud-est.

Mais maintenant, quelle fournaise !! Effet de serre ou pas, les médias disent canicule. La vieillerie calanche de partout, dans les usines à retraite, les hostos, à domicile. Même les arbres. Le bitume fond, la terre se fendille. Le ministre de la santé, chemise ouverte sur le bermuda, affirme qu'il a la situation bien en main. Tout va bien.

Le plus marrant : les Pompes Funèbres sont les seules à s'affoler. Peuvent plus fournir, affichent des milliers de macabs que la politcaillerie réfute. Se rendent pourtant bien compte que ça manque de planches.

Je coule de partout. Ça me ruisselle entre les seins, jusque dans la raie du cul. J'ai le slip trempé. Pas pour la bonne cause, hélas !

Sous les toits, avenue Fayolle à Vincennes ce n'est plus tenable. Passer au journal, boulevard Auguste Blanqui, ventilos. Pas la bagnole. Métro Corvisart. Je me traîne. Arrivée au bureau, Valentin avachi, chemise ouverte, ruisselant. entouré de cadavres de canettes. Encore des cadavres. Lui respire tout juste. La bière par ces chaleurs, tentant mais mortel. Bière mortelle, Mort Subite, décidément. Personne d'autre.

- Oukisson, je demande à Valentin.
- Chez le rëdchef
- Qui ?
- Gérard, Louis et Maguy.
- Pourquoi ?
- Chépas, il me répond.
- Et toi ?
- Liquéfié.

Pas la peine d'insister. J'allume mon micro. Il hésite. J'angoisse, des fois qu'il se mette à fondre lui aussi. Rien de bien intéressant côté courriel. Ah si, un de tante Lilith : je cherche à te joindre. Le téléphone ringue. C'est elle. Tante Lilith, Émilie Lainé de son vrai nom, la sœur de mon père. Elle ne s'est jamais mariée, toujours à la colle. Elle vit toute seule à la campagne maintenant avec un Jules à temps partiel, qui est autorisé à lui rendre visite de temps à autre. Psychiatre, experte à la retraite auprès de tribunaux. Elle a beaucoup travaillé aussi pour les assurances, menant sa propre enquête, notamment dans le Sud Est. Elle dit qu'elle va écrire ses mémoires, ses enquêtes les plus fumantes. Elle dit, elle ne fait pas. Un jour, c'est moi qui les écrirais, quitte à signer à quatre mains. Elle intervient encore quelquefois, rarement, en cas d'urgence seulement et maintenant toujours à domicile dans sa campagne. Un peu comme le privé plus ou moins impotent d'une série américaine qui traite tout de son bureau. Mais elle, elle n'est pas gravosse ni dans une chaise roulante. Que non ! Une terrible, 55 balais, un vrai canon. Elle a du ci et du ça là où il faut. Comme conservée sous vide. Pourtant pas le cas. Dynamique et tout. Moi qui en ai 20 de moins, j'ai des petits machins qui commencent à fléchir. De quoi bisquer sérieux. C'est parce que tu te laisses aller, elle dit. Ado, c'était déjà mon modèle. J'ai

voulu faire comme elle, médecine, psychiatrie. Je ne suis pas aller au bout. J'ai fini journaliste. Pas n'importe laquelle : journaliste d'investigation dans « un grand quotidien », comme on dit.

- Bon, alors Tante Lilith, comment ça va ?
- J'ai essayé de te joindre à Vincennes.
- Tu pouvais m'appeler sur mon portable.
- J'ai pas ton numéro
- Je te le donne si tu veux.
- Non. J'appelle jamais ces machins-là. Ça coûte la peau du cul pour se retrouver sur la messagerie. Alors ? T'es jamais chez toi.
- De quoi crever dans mon deux pièces.
- T'as le bois en face, quasiment, non ?
- Sous les toits, j'aimerais t'y voir. Tu peux pas comprendre dans ta campagne.

Elle a une grande maison aérée, 2 rue de la mairie à Sipelles, avec une pelouse qui descend doucement vers un petit ru. Pas de vis-à-vis, un bois de peupliers de l'autre côté.

- Kes tu crois ? Y a presque plus d'eau dans la rivière. Mais je ne t'appelle pas pour parler canicule. Le père Couchetounu a disparu.
- Comment ça ?! Il est encore en train de cuver dans un fossé.
- Non, il a vraiment disparu. Voilà plusieurs jours que Gertrude ne l'a pas revu.

Ah, le père Couchetounu, un cas, un poème, une épopée. Il est né en 1920, sur les bords de la Seine près de Montereau dans une famille nombreuse très pauvre. Un jour d'hiver, le petit Gratien Cauet - c'est son vrai nom - est tombé dans la Seine. On le repêcha, on le déshabilla pour faire sécher ses vêtements devant la cheminée et, en attendant qu'ils sèchent, car il n'avait pas d'habits de rechange, on l'a couché tout nu. C'est ainsi qu'on l'appela le petit père Couchetounu. Ce surnom lui colla tellement que, quand il épousa Argentine, quelque vingt-cinq ans plus tard, elle devint la mère Couchetounu.

Le vieux, un sacré personnage. Aussi long et maigre que sa vieille était large. Dur et résistant comme un chêne, indépendant, il n'a jamais eu d'employeur, faisait tous les métiers, n'appartenait à personne, travaillait pour tout le monde : couvreur de meules, réparateur de toits, vidangeur, sonneur de cloches, fossoyeur, braconnier à ses heures. Chaque fois qu'il y avait un enterrement, il rentrait plein comme une huître. Et la mère hurlait châtârogne ! Et lui rétorquait vieille grenouille et allait se coucher. Un jour que grand-père Francis était venu le voir, un enterrement prévu pour le lendemain, le père Couchetounu s'en était aller faire le trou. La nuit tombée, le travail aurait dû être fini depuis longtemps. Toujours pas là, le vieux, la mère Couchetounu s'inquiète. Le cimetière était à deux kilomètres de Couillon-le-Haut, où ils habitaient. Grand père y alla faire un tour. Il trouva le père Couchetounu endormi dans le trou inachevé. Il le sortit de là, termina le trou et ramena le vieux à la maison. C'est pour le coup que la mère hurla châtârogne ! Ce soir-là il n'y eut pas de vieille grenouille : il était trop imbibé.

Il faut dire qu'il y allait sec. Dès l'aube, un quignon de pain avec du lard ou du saucisson, puis du fromage - du brie qu'il laissait faisander jusqu'à ce que les vers y soient, qu'il tuait avec du poivre avant de gratter la croûte - la que comme ça qu'il a du goût, le tout arroser de plusieurs verres de cidre (il disait du cite) pour faire passer, puis un coup de café, un pousse-café et un autre. Sa gnole, il la faisait à partir de toutes sortes de fruits qu'il laissait fermenter dans un tonneau. Sa journée était ponctuée d'un coup de ceci ou de cela. Il ne partait jamais sans un ou deux litres de "cite" dans sa musette.

Les Couchetounu c'était le folklore de la famille, copains du grand-père. Tante Lilith et maman y avait passé plus d'un été de vacances dans leur maison de Couillon-le-Haut près de Sainte Combine dans le Montois. Moi-même, j'y ai plus d'un souvenir. La mère Couchetounu, un mètre cinquante cent vingt kilos, élevait quatre chèvres et un bouc qui broutaient dans le pré d'en face. Elle fabriquait des kroumirs sur sa vieille Singer pour quelques habitants du coin qui utilisaient encore des sabots. Elle chantait « la femme aux bijoux » :

*C'est la femme aux bijoux*

*Celle qui rend fou*

*C'est une enjôleuse*

*Tous ceux qui l'ont aimée*

*Ont souffert ont pleuré ...*

Je ne me rappelle plus de la suite.

C'était un peu ma grand-mère, car je n'ai pas connu les vraies. Et le vieux, mon second grand-père, qui racontait la guerre de 40, les camps de prisonniers, les évasions, la Résistance et tout. Il inventait beaucoup.

Et puis, un jour, son Argentine a passé l'arme à gauche en dormant. À peine l'année de deuil passée, il a épousé Gertrude, une ancienne copine. Il y a 5 ans de ça maintenant.

Si l'on note qu'à 85 ans il a encore bon pied bon œil et une vraie tête de lard, on peut se demander si, pour certains, l'alcool ne conserve pas mieux que le formol.

Mais bon, voilà qu'il aurait vraiment disparu.

## 2

- Keskejipeu ?
- Faut que tu viennes.
- Pour quoi faire ?
- Une enquête.
- Oh, c'est pas l'Irak. C'est pour les gendarmes du coin, pas pour moi.
- Arrête ! Investigatrice de mon cul !

Tante Lilith a du vocabulaire.

- Merci.
- C'est plus sérieux que tu crois. Y a du bizarre qui pourrait intéresser ton canard.
- Keskitfaïdirsa ?
- Tu sais que depuis la mort d'Argentine, il a vendu la maison de Couillon-le-haut pour aller vivre pas loin, à Poulangis, chez Gertrude.
- Oui, tout bénéf pour lui en l'épousant.
- Kessapeutfoutre ! Il ne voulait pas rester en Montois. Il est maintenant aussi plus près de chez moi et d'où il possède un bois de quelques hectares le long d'un chemin qui mène à la Seine, en Bassée.
- Et alors ?
- Alors ? Alors les Sablières veulent lui acheter pour exploiter. Ça fait bien cent fois qu'elles le relancent. Mais lui ne veut rien entendre. S'il disparaissait, elles auraient plus facilement Gertrude à l'usure.
- T'es sûre que tu fais pas dans le polar de gare ?
- J'en ai vu d'autres en 30 ans de boulot.

Ah, les « Sablières » ! On n'a pas fini d'en entendre parler. En fait, trois ou quatre multinationales qui achètent les terres aux paysans du coin, cultivées ou bois, qui rasant tout, virent la terre arable et creusent pour récupérer les 4 ou 5 mètres de sable qu'il y a en dessous. Ça fait des trous où monte l'eau de la nappe phréatique. Toute la vallée, sur des dizaines de milliers d'hectares, se couvre d'étangs entourés de barbelés.

Tante Lilith est révoltée par ce massacre. Selon elle, ces multinationales sont prêtes à tout pour arriver à leur fin : concussion, prévarication, malversation, corruption d'élus du coin. Alors, pourquoi pas élimination des récalcitrants.

Je ne veux pas aller jusqu'au conflit avec elle. Je lui dis que je vais voir ce que je peux faire auprès du patron pour qu'il m'autorise une mission exploratoire. À peine j'ai raccroché, de nouveau le téléphone, c'est justement lui, Stanislas Jeanjean, le Singe, mon patron.

- Enfin libre ! À qui tu téléphones tout ce temps ?
- À personne. C'est ma tante qui me ...
- Je sais. Elle te cherchait ce matin. Nous avons eu une longue conversation.
- Ah oui ?! Tu sais, Stan, je ne suis pas certaine que ...

- Eh bien, tu as tort. Je pense comme elle. Il se pourrait bien qu'il y ait de la magouille là-dessous. J'estime que ça vaut la peine d'aller un peu voir sur place.
- Mais, enfin ...
- Ça ne vous semble pas assez bien pour vous ?

Quand il se met à me vouvoyer c'est mauvais signe.

- C'est-à-dire ...
- Passe à la régie, une note de frais t'y attend.

Valait mieux ne pas insister. Ma note de frais était évidemment réduite au minimum puisque j'allais être hébergée chez ma tante. Le pisse glaçons ne les attache pas avec des saucisses. Retour sous les toits à Vincennes, préparer mon petit baise en campagne. Baise ! Tu parles ! La ceinture !

Quand j'entre dans la fournaise de mon deuxième sous les toits, Fatouma est là, affalée dans le fauteuil en train de siroter un coca en regardant une couillonnade à la télé. Fatouma Dialo, une petite malienne de 16 ans, que j'ai adoptée, il y a 5 ans maintenant, avec Jean Luc, mon ex que j'ai largué l'année dernière. Je l'ai surpris le calbar aux chevilles avec une nana foireuse. C'est pas des trucs que je tolère.

- Qu'est-ce tu fais là ?!
- Je t'attendais.
- Je vois. Mais tu devais pas aller au Mali voir tes cousins avec Jean Luc ?
- Oui, je devais.
- Et ?
- Il peut pas aller au Mali maintenant, il doit aller au Mexique.
- Quoi foutre ?!
- Une étude de marché, il a dit ... avec une collègue à lui.
- Une collègue !!
- C'est ce qu'il a dit.
- Et qu'est-ce qu'il a dit encore ?
- Qu'on irait au Mali à son retour.
- Quand ?
- À la fin du mois. Et que d'ici là, tu serais heureuse de m'avoir.
- Ben Voyons, l'enfoiré !
- Quoi ? T'es pas contente de me voir ?
- Mais non, mais si. Je suis contente. C'est pas la question. C'est que je dois partir en mission dès demain.
- Où ?
- Chez tante Lilith.
- Eh ben, je pars avec toi.

### 3

Le soleil commençait à décliner là-bas côté Porte de Vincennes. J'avais ouvert les fenêtres pour faire courant d'air, malgré le risque du chat de la voisine. Cette espèce d'enflure passe par la gouttière et vient foutre le bordel dans l'apparte. Je l'ai dit cent fois à la gravosse d'à côté. « Désolée, elle dit, mais je peux pas le laisser enfermé toute la journée. Il devient intenable ».

L'a qu'à le béqueter en civet, son greffier ste grognasse. Quand je suis de mauvaise humeur mon vocabulaire intérieur s'enlaidit, même l'extérieur parfois. Ce qui peut nuire à ma promotion.

Bon, fenêtres ouvertes, ça restait sauna sous les toits. Je décide d'aller faire un tour au bois, réfléchir sur les idées de tante Lilith. Il doit y avoir un peu plus d'air sous les marronniers.

- Tu viens prendre le frais avec moi ?
- Non.
- Quoi non ?
- Je veux voir la fin.
- La fin de ce genre de connerie ?!
- Et alors ?
- Tu crèves pas de chaud ici ?
- Non. D'accord, fait un peu tiède, mais c'est pas désagréable.

C'est vrai. Faut que je m'y fasse. Du côté de chez les Dogons, où elle est née, le thermomètre visite souvent le niveau actuel. Mais quand on va aux sports d'hiver, elle ne se plaint jamais du froid. Il lui arrive même de skier sans gants. Doit y avoir un truc qui m'échappe.

On verra ça plus tard. Je descends. Les cinquante mètres de trottoir qui séparent du bois, étouffants. Sous les marronniers, c'est un peu mieux, ça fait quand même étuve. Je dégouline. Je suis pas la seule. Les boulots qui rentrent et viennent du métro Château de Vincennes par le chemin du bois, ruissellent aussi. Les mecs ont la chemise qui colle, les nanas carrément la jupe transparente.

Les joueurs de boules ne jouent pas aux boules. Ils tchachent mollement avachis sur les bancs. D'habitude à cette heure, ils sont déjà rentrés : au Bois de Vincennes le joueur de boules, majoritairement du trois, quatrième âge, ne dépasse pas 6 heures, le soir. Ça doit être le four à pain chez eux, alors ils temporisent. Enfin ceux-là sont ralentis, mais encore un peu vivants. Pourvu que ça dure.

Quand je suis remontée, elle était toujours affalée sur le fauteuil devant la télé. Elle devait en être à son troisième coca.

- Comment tu peux de taper ce genre de saloperie !
- Ça désaltère. Tu devrais essayer.

Je laisse tomber. C'est perdu d'avance. Il n'a pas fallu un trimestre d'école primaire pour que tout le Mali soit converti au cocatéstarac. La ricanisation du monde est irréversible. Bienvenue aux diabètes obèses.

La promenade au bois n'a rien donné. J'ai toujours autant envie d'aller enquêter dans les sablières que de me faire exciser le clito. Je ne sais pas ce que tante Lilith a pu dire à mon patron pour qu'il m'envoie recta illico

m'ensabler les miches. D'habitude, il est plus regardant. Il se l'est peut-être tapé quand elle habitait Place de la Nation et qu'elle enquêtait dans le Sud Est. Ça expliquerait. Un beau sujet pipole pour téléobjectif à effet rétro.

- Au fait, demain matin, je pars chez tante Lilith.
- Je sais. Et je t'ai déjà dit : je vais avec toi.
- Faudrait peut-être la prévenir. Je ne sais pas ce qu'elle va en penser.
- Qu'est-ce tu veux qu'elle en pense ? Elle sera contente.
- T'es sûre ?
- Dame. Je l'ai rencontrée avant toi. J'étais mouflette quand elle m'a ramassée chez ses copains Dogons. Tu sembles oublier que c'est par elle que je t'ai connue.
- Et réciproquement, par elle que tu m'as connue.
- Et alors, tu regrettes ?
- Idiote !

Je décroche le sans fil et tape le numéro de tante Lilith. Ça sonne, ça répond pas. Le répondeur. Je dis trois mots, elle décroche.

- Oui ?
- C'est moi.
- Bon, alors ?
- T'es de mauvais poil ?
- J'étais sous la douche.
- C'est pas une raison.
- Bon ça va. Tu veux me dire quoi ?
- Que je viens demain matin.
- J'imagine. Et c'est pour me dire ça que tu téléphones ?!
- Non, pour te dire que je viens avec Fatouma. Je l'ai sur le dos. C'était le tour de Jean-Luc, mais il s'est tiré au Mexique avec une nana jusqu'à la fin du mois.
- Parfait. Toujours autant Miss Télé ?
- Plus que jamais. En plus, maintenant, une console mobile de jeux vidéo.
- Je croyais que c'était pour les mécaillons.
- Faut croire que la gisquette nouvelle se phallusifie.
- Bon. Ben, viens avec l'engin. Elle ne dérangera pas trop.
- Je voulais aussi te dire que je trouve un peu fort que tu magouilles dans mon dos avec mon patron. Ma parole, tu t'es fait sauter, à la belle époque de tes aventures avignonaises !
- Je fais ce que je veux de mon cul, espèce de pisseuse de mes deux.

Elle me raccroche au nez. De mes deux ? De mes deux quoi ? Je me demande.



## 4

Évidemment ça ne présageait rien de bon concernant l'accueil de tante Lilith. Et Fatouma, moyennement ravie d'aller s'enterrer dans le bled, selon ses propres mots, n'était pas très diserte durant la route, sinon « reusement que c'est chez tante Lilith, elle est marrante, des fois ».

- Tu trouves ?
- Des fois, j'ai dit. Videmment pas toujours.
- Quand elle a quelque chose en tête, elle ne l'a pas au cul, comme disait grand-père. Et ce n'est pas le moment de contrarier madame. En fait, ce n'est jamais le moment.
- Et là, elle a quelque chose en tête ?
- J'en ai peur.
- Alors on va se marrer dans ste brousse..
- Dis donc, tu crois pas que la brousse ça serait plutôt par là-bas de l'autre côté du Sahara.
- Tu serais pas un peu raciste des fois ?
- Arrête tes conneries, tu veux !

Et silence jusqu'à Sipelles. Une centaine de bornes de Vincennes, par un itinéraire à moi, plus long mais évitant les traversées de villages. Une petite heure et demie. Une chaleur étouffante dans l'air immobile. Même le moteur ne respire pas bien. Il a du mal à tirer la bagnole, poussive comme à mi-chemin de la montée du Ventoux un après-midi torride.

Même les vitres baissées, c'est le sauna. Je n'ai pas la clime, je ne l'aurai jamais. Ça tire sur la consomme et ça augmente l'effet de serre. C'est les grossiums au cul cousu d'or et les ringards du bas qui ont la clime. Les écolos, on les trouve dans les classes moyennes, il paraît. Moi, je crois que la connerie traverse toutes les classes, comme le téléphone mobile. Bon. Moi aussi j'ai un mobile. Mais je suis obligée. Si j'en avais pas je me ferai virer du journal. « Faut pouvoir être là au quart de tour, il dit le boss ». En fait, je crois que j'aurais plus d'un mobile pour tuer tous les cons. Mais je ne le fais pas. Comme disent les psy, y a de l'espace entre le fantasme, la pulsion et le passage à l'acte, même quand on a de bonnes raisons. Je ne sais d'ailleurs pas si les psy disent des conneries comme ça, mais ça ne m'étonnerais pas.

Arrivées au 2 rue de la mairie. La tante n'est pas là. Si, elle est dans son potager, au bout de la pelouse. Un petit carré de 5 mètres de côté qui surplombe sa rivière, adossé à un muret qui retient la terre. Il y a juste la place pour cinq plans de tomates, un rang de poireaux, deux touffes d'oseille, une de ciboulette, deux groseilliers, une rose trémière et une touffe de thym accrochée au muret.

Elle est justement en train de pincer ses tomates. Faut enlever les feuilles sans fleurs pour que les fruits viennent bien. Cette investigatrice de haut vol en train de tailler ses tomates, ça fait bizarre. Elle cache son jeu. Madame la professeur émérite est capable de reprendre du service au quart de tour.

- Allez boire un coup, j'en ai pour deux minutes, elle dit.

Dans le frigo, bière et eau à bulles, pas de coca. Fatouma fait la tronche. Bon, on en achètera demain. Mais la Quézac, même millésimée, c'est ringard. C'est pas fini. À la télé, pas le câble dans ce bled et tati s'est désabonnée du satellite. Merde !

- Oh ! soit polie un peu, elle dit tante Lilith en arrivant juste, les doigts jaunis de la sève des tomates.

Elle range son sécateur dans le tiroir de la table de cuisine.

- T'as pas de lecteur de DVD, je parie.
- Non, mais la campagne est belle en ce moment. Et tu ne vas pas nous pomper avec ta Starac !
- Y longtemps que c'est fini. Alors quoi ?!
- Fais chier, y a la pétanque.
- Sois polie à ton tour.
- Gardez-moi ça, cette pisseuse trop cuite.
- Espèce de sale raciste !!!
- Dis donc, c'est à ta tante que tu causes, je dis, tout de même.
- Mais non, c'est pas ma tante ! C'est seulement une fromage blanc qui m'a fait adoptée par sa nièce.
- Et merde, allez vous faire voir toutes les deux. Je vais désherber mes poireaux.

Elle sort recta. Le jardin, c'est son anxiolytique, à tante Lilith.

- Je m'en fous, éructe Fatouma, j'ai apporté ma console.

Elle monte dans la chambre au chien-assis où elle a ses habitudes. Et se défoule en exterminant du blanc-bec à grands coups de karaté femelle bronzée électronique.

Je prends quand même le temps de me taper ma bière bien fraîche. On se croirait à Djibouti période chaude. À quatre heures de l'après le cagnard est encore haut, le salaud. Avec l'heure d'été, il n'est que deux heures pour lui, c'est vrai. Je décide quand même d'aller faire un tour du côté de chez Gertrude. De Sipelles à Poulangis, à peine deux petits kilomètres, mais je prends la bagnole. L'Auxence, le ru qui serpente dans Sipelles est pratiquement à sec. Je roule au pas, toutes vitres ouvertes et ventilateur au max. Je mouille encore de partout. La bière sort par tous les pores.

Poulangis, Cinq, six maisons à cheval sur la petite route qui vient de Sipelles et de la départementale qui même à Fouy-sur-Seine et Grès-sur-Seine, un ancien garage Citroën racheté par un menuisier et un bistrot restaurant routier, qui travaille surtout avec les camions des sablières.

Arrivée, je bloque juste au croisement de la départementale. J'avais l'intention de rendre visite à Gertrude. À deux pas de sa maison, je me dégonfle. Qu'est-ce que je pourrais lui dire ?

J'allais repartir voir Tadesco, le garagiste maire de Fouy-sur-Seine, un bon copain de Couchtounu, quand Krasucki pointe à ma portière. Ah, Krasucki, c'est comme ça que l'ancien garagiste de Poulangis l'appelait. Et ça lui est resté. Il travaillait au dépôt de Courteville. Vrai qu'il a vraiment des faux airs et la voix aussi. Maigre, nez pointu, toujours en bleu de chauffe, retraité de la SNCF. Un peu Alzheimer sur les bords, il se trimballe en racontant des histoires délirantes. Avec lui, tout le monde est un ancien de la SNCF.

- Je vous connais, vous. Vous conduisez toujours la BB7237 ? Mais ici, c'est pas l'électrique, c'est des diesels. Ça va aussi vite, vous savez. Et ça gèle pas comme les caténaies.
- Non, je conduis juste ma voiture.
- C'est déjà ça. Et où tu vas ?
- Chez les Couchetounu. Vous avez vu Gratien, ces derniers jours ?
- Il était là y a une minute, mais il devait conduire le Paris-Bâle qui s'arrête pas à la Courteville. Alors, il a pris la navette pour Paris. Forcément.
- Ah oui bien sûr, forcément.
- Forcément, oui.
- Et Gertrude ?
- Oh ben elle, c'est une autre histoire.
- Ah oui ? Quoi ?
- Ben, je m'en rappelle pu bien. Mais je crois pas qu'elle a parti avec Couchetounu. Vous savez c'est un drôle celui-là. Un coup, on le voit, un coup, on le voit pas. Et elle, ce serait pareil que ça m'étonnerait pas.
- Je vous crois. Allez bonne journée.
- Oui. Dépêchez-vous, vous allez le rater, surtout ki s'arrête pas là.

Bon. Sûr qu'il ne fallait pas en espérer plus. Sacré Krasucki ! Vrai que je ne connais même pas son vrai nom. À se demander si, lui-même, le connaît encore. La canicule ne risque pas de lui fendiller davantage la cafetière. En tout cas, moi, elle me fait couler entre les fesses. J'embraie en douceur parce que Krasucki a oublié d'enlever son bras de ma portière.

Juste 5 kilomètres pour arriver au garage Tadesco de Fouy, un peu avant l'entrée de Grès-sur-Seine.

- Bonjour mademoiselle Sylvia, c'est gentil de venir nous voir. En vacances ?

Alain Tadesco est accueillant, toujours courtois, sa femme et sa fille sympa elles aussi.

- Non, c'est ma tante qui m'a demandé de venir. En fait, je suis en mission pour mon journal.
- Comment ça ?
- À cause de la disparition de Couchetounu. Elle pense qu'il peut y avoir de la magouille des Sablières là-dessous. Voilà, je n'ai pas osé aller voir Gertrude, comme ça, tout de suite, de but en blanc. J'ai préféré venir vous voir avant, parce que je sais que vous êtes très copains tous les deux. Mais, je ne veux pas vous déranger.
- Vous ne me dérangez pas. Asseyez-vous.

Le bureau du garage est bien équipé pour recevoir. Sièges, plantes vertes, distributeur de boissons ...

- Quelle chaleur !
- C'est frais dans le distributeur. Un coca ?
- Non merci. Je déteste.
- Moi aussi. Un Vittel alors ?
- Volontiers.

Malgré le ventilateur, j'ai l'impression de me liquéfier. Je m'écrase sur le siège. Lui n'a pas l'air de souffrir. Il actionne le bazar, me tend un gobelet plastique avec le quart Vittel qui se couvre immédiatement de buée.

Dès qu'on parle sablières, Tadesco part au quart de tour. Là, d'autant plus sec qu'il est aussi question de son pote Couchetounu.

- Moi aussi je pense ça. Je n'ai pas vu votre tante depuis la disparition de Gratien. Mais c'est une idée qui m'est venue à l'esprit. Ces gens-là sont capables de tout pour arriver à leurs fins. Ils achètent les élus. J'en sais quelque chose, parce que bien qu'ils sachent que j'appartiens à un groupe écologiste et que je suis contre les carrières, ils m'ont fait savoir indirectement que je toucherais gros si j'entrais dans leur jeu en tant que maire de Fouy-sur-Seine. Je les ai renvoyés dans leurs 22 mètres. Mais je sais qu'ils grenouillent dans les environs pour que je ne sois pas réélu. Ils ont acheté le sénateur du coin qui dit à tout le monde que cela va apporter de la richesse, valoriser les propriétés des communes environnantes, développer le tourisme avec bases de loisir, centre ornithologique et tout ! Quelle foutaise ! En fait, ils participent au massacre d'une région. Si vous survolez toute la vallée en ULM, je l'ai fait pas plus tard que la semaine dernière, eh bien, vous ne voyez que des trous d'eau, un vrai gruyère d'étangs entre des collines de sable et des montagnes de parpaings. Des dizaines de milliers d'hectares de cette terre fertile sont stérilisés à jamais par ces dégueulasses des multinationales du sable. Car, ils ne prennent pas la peine de remettre les choses en l'état, comme la loi devrait les y obliger. Mais, ces multinationales sont au-dessus des lois. Ils laissent remonter l'eau des nappes phréatiques et s'en vont massacrer ailleurs. Ils pratiquent comme dans le tiers-monde, ils ravagent, ils ramassent. Et quand il n'y a plus rien à voler, ils s'en vont en laissant les autochtones dans leur merde stérile. Et il y a des élus pour se faire leurs complices, et il y a des paysans pour leur vendre leur terre pour trois francs six sous, qu'ils auront dépensés dans un ou deux ans et finiront sans rien à cultiver, alors que ces milliers d'hectares pourraient servir à faire du biocarburant maintenant que le pétrole se fait rare et cher. De quoi se faire des couilles en or. Oh, pardon !

Parti comme il était, on allait passer le réveillon à tirer sur les sablières. Désireuse d'y mettre fin : je ne voyais pas ce qu'on pouvait encore ajouter au réquisitoire, je me suis levée. Je ruisselais de partout. On aurait dit que je sortais du grand bain. Non seulement ma culotte se dessinait à travers ma robe devenue transparente. Mais mon entre fesse ruisselante, faisant ventouse, aspirait ma robe dans la raie du milieu. Je ne voyais évidemment pas l'événement, n'étant pas assez souple pour cela, mais j'en percevais tout le détail. Alain Tadesco fit mine de ne s'apercevoir de rien, quoiqu'il s'en rinçât l'œil. En tant qu'écolo, il s'intéresse à toutes les beautés de la nature. Il m'offrit un autre verre de Vittel que je bus à petits coups avec plaisir.

Je le remerciai de son accueil et lui promis de revenir le voir et de le tenir au courant de ce que je pourrais trouver comme information. En fait, lui ne m'avait rien appris que je ne sache déjà. Pour ce qui est des sablières j'avais

déjà et moult fois, été hyper briffée par tante Lilith encore plus hystéro virulente que Tadesco et, aussi, par Couchetounu quand il n'était pas beurré. J'avais dans l'idée d'aller faire un tour du côté de Couillon-le-bas, voir un autre copain de Gratien : Michel Ravini, peintre en bâtiment. Ils étaient vraiment très intimes tous les deux, aussi bien pour le bricolage que pour le bibinage. J'étais certaine que lui aurait des choses à dire sur la disparition de son pote.

## 5

Michel Ravini habite une maison briarde typique. Maison de plain-pied, sans vide sanitaire, qu'il a restaurée lui-même avec goût. Tout en rez-de-chaussée, mais grenier aménagé avec chiens-assis s'ouvrant de la façade sud sur la cour et la pelouse en contre bas, bordée d'une haie mariant thuyas, charmille et chèvrefeuille, illustrant bien l'esprit fantaisiste du bonhomme. La maison est située à quelques centaines de mètres de la départementale de Saint Louve de Laud, on y accède par un chemin pierre et sable qui aboutit à un portail de côté. Le chemin se prolonge, à l'intérieur de l'enclos de verdure, jusqu'au garage sur le flanc ouest de la maison. En cours de route une petite bifurcation de sable mène en sinuosités capricieuses à travers la pelouse à la cour où s'ouvre la porte de la maison.

Juste devant, un ado s'affaire sur sa mob.

- Bel engin. T'es en rade ?
- Pas du tout. J'astique.
- Tu fais du rodéo avec ?
- Ouais, enfin non. Avant y avait un circuit aménagé pour les jeunes sur un terrain de la municipalité. On se marrait bien. Mais le fils du président du comité des fêtes, il est aussi gendarme à Bonnemarie, oui, son fils, il s'est planté y a deux mois. Il s'est retrouvé à l'hosto cassé d'un peu partout.
- Comment il va aujourd'hui ?
- Il est réparé. Mais on a supprimé le circuit et maintenant on n'a plus rien.
- Alors vous faites quoi ?
- Ben, on va dans les sablières. Mais on ne peut y aller que le dimanche, quand ils ne travaillent pas, ou alors, le soir l'été quand il fait encore jour. Y a un énorme dépôt pas loin de l'ancien circuit, avec les tapis roulants qui déversent le sable sur des tas de plus de dix mètres de haut que des péniches viennent charger. Le dimanche et le soir, les tapis s'arrêtent alors on peut aller se marrer sur les tas.
- Mais c'est interdit.
- Ouais, mais on s'en fout.
- On est en août. Ils sont en vacances.
- Ouais, je vais y aller tout à l'heure avec les copains.
- Où ça ?
- Sur la route de Bakois.
- J'irais peut-être vous voir. Il est là ton père ?
- C'est pas mon père. C'est mon parâtre.
- Il est vache avec toi ?
- Non, il est hyper cool. Il me fout une paix royale. C'est le deuxième mec de ma mère. Elle est beaucoup plus jeune que lui.
- Et ton père ?
- Couchetounu l'a enterré y trois ans.
- Ah, désolée.
- Ouais, oh, c'est la vie ... enfin façon de parler.

Là-dessus, il enfourche sa mob et part sur la roue arrière. La porte de la maison est entrouverte. J'hésite. Avant de frapper, je tends l'oreille. Ils sont tous les deux dans le séjour. On dirait qu'elle râle contre lui.

- Tu changeras jamais. Un jour tu te feras prendre et on sera dans de beaux draps, Julien et moi, quand tu seras en taule.
- Pourquoi veux-tu que j'aïlle en taule ? Ce sera tout juste une amende. Je suis pas le premier à travailler au noir. J'ai des demandes tant et plus comme ça. Je sais plus où donner du pinceau.
- Et qu'est-ce que c'est un artisan qui n'a plus de comptabilité, hein ?
- Je suis à la retraite, point. Couchetounu, il a fait ça toute sa vie. Et personne n'est venu l'emmerdé.
- Ah ton Couchetounu ! Vous faites une belle paire, tous les deux.
- N'empêche. Il est encore capable de nourrir sa Gertrude ... et l'autre.
- Parlons-en. Gertrude elle a du bien, elle attend pas après son soiffard. Et où est-ce qu'il est maintenant.
- Ça n'a rien à voir.

J'en ai assez entendu. Je cogne à la porte. La réponse est sans aménité.

- Qu'est-ce que c'est ?!
- C'est Sylvia Lainé, Monsieur Ravini, la nièce d'Amélie Lainé. Je viens vous voir à propos du père Couchetounu.
- Ah oui ! Entrez ! Justement on en parlait avec ma femme.

Le séjour est dans la pénombre. Fraîcheur. Ça fait du bien.

- Asseyez-vous. Je vous offre un verre ?

Il est tout jovial. Tante Lilith, Couchetounu, mots magiques qui ouvrent le Sésame du grand sourire. Elle, je ne sais pas si elle fait la gueule ou si elle joue les discrète. Elle reste dans son coin, dans l'ombre. Je ne peux pas voir. Je fais comme si. Le verre, c'est pas de refus. Je ne risque pas de me remplir : ce qui rentre par la bouche sort aussi sec par les pores, enfin aussi moite faudrait dire.

Bon, il ne m'apprend pas grand-chose de neuf. Lui non plus n'a pas vu Couchetounu depuis plusieurs jours. Sa disparition n'est pas normale. Y a du louche. Bizarrement Gertrude n'a pas signalé la disparition à la gendarmerie. Et les pandores jouent l'ignorance. Moins ils en font, plus ils se triment ceux-là. Tout juste bons à faire chier le monde avec leur ballon à souffler dedans.

- Gertrude, elle a peur. De quoi ? Je sais pas. À cause de sa sœur débile, peut-être.
- Parce qu'elle a une sœur. Je ne savais pas. Et débile en plus.
- Enfin débile ... Alzheimer, on dit maintenant. Elle est dans une maison spécialisée. En tout cas, Gertrude, c'est le maillon faible pour les sablières.

Et c'est reparti sur ces enfoirés des sablières, couplet qui commence à me sortir par les yeux. Décidément, tout me sort de quelque part en ce moment.

- Ce qui est certain, c'est que les sablières veulent le terrain de Couchetounu et que Couchetounu ne veut pas le leur céder. Lui disparu, Gertrude est une proie facile. Sûr que c'est de ce côté-là qu'il faut chercher.

Bon, alors allons faire un tour côté sablières, tâter le terrain. Mais où ? Il y a une bonne dizaine de dépôts géants qui jouxtent la Seine. Sans raison logique. Je me décide pour l'ancien circuit des ados.

Une chaleur lourde en cette fin de matinée. De l'orage dans l'air. Normal, des canicules comme ça font chauffer le bouillon. Le soleil emmêle ses rayons dans de gros cumulus gris sombre qui s'amoncellent à l'ouest. Le ciel rougeoie. On va y avoir droit avant la nuit.

Un chemin récemment goudronné traverse un bois avant d'aboutir au terrain de l'ancien circuit, que les sablières ont immédiatement investi pour en faire justement un de leurs dépôts. Ils sont là, cinq ados, à faire ronfler leurs mobs. En août, ça ne travaille pas alors ils en profitent. Entre et, même sur, les tas de sables de dix mètres de haut, ils ont recréé un circuit sauvage. Ils tournent, virent - dérapage contrôlé, plantage dans le sable fin, redémarrage sur roue arrière - ils mènent un gymkhana d'enfer.

Je me demande pourquoi je suis venue là. Qu'est-ce que cela m'apprend ? Rien. C'est de ce côté-là qu'il faut chercher, a dit Ravini. Chercher quoi ? Je revois Couchetounu beurré au fond du trou qu'il n'a pas fini de creuser. Enfin, je revois ... je ne l'ai pas vu, j'étais toute mouflette. C'est grand père Francis qui l'a raconté cent fois. J'imagine le vieux en train de ronfler dans son trou. Peut-être le ronflement des mobs me suggère cette image. Peut-être autre chose, comme une intuition. Je me sens toute drôle. J'ai du mal à respirer. Le palpitant s'affole et cogne. Un grondement se fait entendre. La sauce approche. C'est peut-être ça, peut-être autre chose, peut-être ... Un éclair percute pas loin. Le craquement énorme presque simultané. J'ai senti la décharge me dresser les poils. Je monte dans la voiture. Les mômes se débinent en catastrophe. Ça tombe à pleine citerne.



## 6

Le temps d'arriver à la maison, l'orage était parti pisser plus loin, vers l'Est. Ça avait rafraîchi l'fondlair. Enfin pas trop. Le soleil repartait de plus belle. Ça s'écharpait sec dans la maison. Pas difficile de comprendre l'objet du conflit. Fatiguée de tripoter sa console, Fatouma était descendue de sa chambre sous le toit en laissant le Velux entrouvert. Et la moquette ressemblait à un tapis d'algue blanche au fond des mers. C'était à qui de Fatouma et de tante Lilith gueulerait le plus fort. Ça devait s'entendre jusque sur la place de l'église.

- T'es vraiment la dernière des tarées !
- Qu'est-ce tu me gonfles ! C'est ton velux qu'est merdique ! Même entrouvert, un vrai ne laisse pas passer la pluie. C'est pas ma faute si ta maison est pourrie.
- Conasse ! C'est plutôt toi qui es pourrie de la méninge !

J'en ai assez entendu. Je ne veux pas m'en mêler. Je m'esbigne en douce. Je prends un VTT sous le hangar et je fonce pour un petit tour de cipède, en attendant que ça passe.

Sans réfléchir, j'ai pris la route de Poulangis. Ça fume au soleil. Ça monte doucement de l'asphalte. Une légère brise découpe des volutes de brume. Ça sèche à vue d'œil. Si j'en profitais pour rendre une petite visite à Gertrude. C'est le fatum qui dirige mon vélo. Un tropisme. Doit y avoir de l'inconscient là-dessous, ouais, dirait tante Lilith.

Gertrude habite Poulangis, lieu dit, commune de Fuisetaine. Drôle, parce que Poulangis touche quasiment Sipelles et que Fuisetaine est à 3 ou 4 kilomètres. Faut se lever tôt et se purger de bonne heure pour comprendre la logique des découpages administratifs.

Bref, Gertrude habite Poulangis. Elle a acheté sa maison aux enchères à la chandelle quand la gare de Sipelles a été supprimée. Oui, parce que, excès de logique administrative, la gare de Sipelles était située à Poulangis commune de Fuisetaine. Maintenant qu'il n'y a plus de gare, on y voit un peu plus clair. Et Gertrude a acheté la gare pour une bouchée de pain. Pour aller chez elle, suffit de suivre les rails encore là, qui traversent la route de Bonnemarie-Chantilly. On continue un peu le long des rails et la gare, enfin la maison est là, derrière le resto routier et l'ancien garage Citroën devenu menuiserie, depuis qu'Alain Guigolt a vendu le fond et le bâtiment, n'ayant pas trouvé de repreneur dans la mécanique.

Elle l'a aménagée à sa manière, la gare, pour en faire sa maison, Gertrude. Elle a fait ça bien avant de se mettre en ménage avec Couchetounu qui n'était pas encore veuf. En bas, le bureau, le guichet tels qu'avant, juste éclairés de couleurs gaies. La salle d'attente s'ouvre sur le quai fleuri. Voie unique, entre les rails et les traverses, les compartiments du ballast utilisés comme bacs, sont fleuris eux aussi. De l'autre côté de la voie une pelouse descend jusque à l'Auxence, le ru qui passe devant chez tante Lilith.

Ça a beau être la fin d'après-midi, le soleil a remis ça. On frise de nouveau les 40 à l'ombre. La porte de la salle d'attente n'est pas fermée à clé. Je rentre. Fraîcheur. Personne.

- Ya quelqu'un ?
- Qui c'est ?
- Sylvia. Sylvia Lainé, la nièce d'Émilie.
- Ah, monte.

Elle a fait construire un escalier en spirale qui, de la salle, monte directement à l'ancien logement de fonction, tout bien arrangé. Le grenier, au-dessus, a été transformé en deux chambres d'amis avec chien-assis qui regardent la pelouse et la rivière. Elle aurait pu faire une carrière comme architecte d'intérieur, Gertrude.

- Comment tu vas, ma belle ? Quelle chaleur, hein ! Tu veux boire un coup ? J'ai du jus de pomme au frais. Mais c'est peut-être du Whisky que tu bois, parisienne.
- Non, non, Le jus de pomme c'est parfait.

Elle va vers le réfrigérateur. Revient avec deux verres et la bouteille de jus. Je me suis affalée dans un fauteuil. Elle s'assoit en face de moi.

- Qu'est-ce qui me vaut ... ?
- Bah, c'est à cause de Gratien.
- Tu disais Couchetounu quand tu étais gosse.
- Je le dis encore, comme tout le monde.
- Alors pourquoi Gratien ? Ah parce que ça fait plus sérieux, plus ... Émilie t'a dit.
- Oui. Mais ça se sait. On en parle partout dans tout le coin, tu penses. Même Krazucki.
- Le pauvre. Il a la casquette trouée.
- Et toi, tu penses quoi ?
- Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Quand il va faire un trou, la plupart du temps, il revient beurré, plus ou moins, mais il revient ... on peut dire toujours, comme déjà du temps d'Argentine. Moi, je lui dis rien quand il rentre. Comme ça y pas d'histoire. Là, il est parti pour creuser au cimetière et il n'est pas revenu. En fait, y avait pas le moindre début de trou. La famille du défunt s'est inquiétée que le travail n'était pas fait. C'est comme ça que ... Il n'y est pas allé, ou il n'y est pas arrivé. Que veux-tu que je te dise d'autre ?

Ouais, sûr, elle ne me dit pas tout. Elle s'agite, s'assoit d'une fesse sur l'autre en alternance. Elle ne finit pas ses phrases. Elle est plus directe d'habitude.

- Bah, je ne sais pas, moi. Pourquoi tu n'as pas déclaré la disparition aux gendarmes ?
- Ils savent les gendarmes. Tout le monde sait. Tu le dis toi-même.
- Oui, mais il faut une déclaration pour qu'ils lancent un avis de recherche.
- Oh rassure-toi, ils s'en occupent. Ici, c'est pas comme dans tes banlieues. À part emmerder le monde à faire souffler dans le ballon au rond-point, ils n'ont rien à foutre. Alors, tu penses, pour une fois qu'ils peuvent jouer au Maigret des champs.

- Tout de même, c'est pas sérieux. Tu devrais aller les voir. Le vieux, il n'a jamais disparu comme ça, aussi longtemps. Il lui est sûrement arrivé quelque chose de grave.
- Oui, ça se peut.
- Son pote Michel Ravini, que j'ai été voir, dit que les sablières n'y sont pas pour rien. Alain Tadesco, le garagiste, pense pareil.
- Les sablières, les sablières ! Lesquelles ?! Y a plusieurs multinationales qui creusent par ici. Mais dis donc, pourquoi toutes ces visites ? Qu'est-ce tu cherches ? Pourquoi tu t'intéresses d'abord ?
- Parce que Couchetounu c'est un peu un grand-père pour moi. Et puis tante Lilith l'aime beaucoup. Et même mon journal s'y intéresse, parce qu'il y a sûrement de la magouille dans tout ça.
- C'est possible. C'est vrai que les sablières le harcelaient. Surtout celles de Saint Saigneur. Il aurait dû vendre.
- On dirait que sa disparition te laisse froide.
- Tais-toi donc, au lieu de dire des bêtises.

Là, j'ai été trop loin. Je n'aurais pas dû. Elle s'est immobilisée et ça coule en silence le long de ses joues. Je ne sais plus quoi dire. Ça me prend la gorge. Je sens comme un grand vide me creuser le ventre. J'embrasse ses larmes sur les deux joues et je me sauve.

Retour à la maison, calme plat. Tante Lilith, slip, soutien-gorge et immense chapeau de paille, vaque dans son potager après l'averse. Fatouma se balance dans le hamac sous l'appentis du bureau de jardin. Je monte en douce dans la chambre. À poil direct sur le matelas. Je revois les larmes de Gertrude. Elles coulent, coulent. Chaleur, une douche de larmes fraîches. Gertrude qui se noie dans ses larmes qui remplissent la piscine qui n'existe pas. Dans une grosse larme, bulle hypnagogique, Couchetounu s'enfonce dans du sable pulvérulent, du sable, du sable, des sables mouvants. Il avait gesticulé un temps devant un trou au cimetière, un trou où l'eau montait à cause des sablières. Il leur avait dit non cent fois ? Mais elles ne respectaient rien, pas même les trous des cimetières. Elles faisaient du sable avec les cadavres qu'elles exhumaient et puis laissait monter l'eau après. Le vieux a posé un collet pour protéger son bois. Un énorme 35 tonnes chargé de sable et de parpaings s'est pris dedans. Il s'ébroue comme un gros lièvre. À force, le fil le coupe en deux la tête moteur d'un côté, le corps fourgon de l'autre.

On le connaissait bien dans le village. On le voyait régulièrement faire ses courses en traînant ses pataugas éculées. On ne lui donnait pas d'âge, au père Couchetounu. Il avait d'abord habité seul la maison de Couillon-le-Haut à la mort d'Argentine, Puis, il l'avait vendue pour aller vivre chez Gertrude qu'il avait épousée. Ça le rapprochait de sa forêt bien sûr. Petite forêt. On devrait plutôt dire bois que tout le monde lui enviait. Il avait mis une pancarte : "Propriété privée - Défense d'entrer". Pourtant, on entrait. On entrait dans sa forêt. On cueillait ses jonquilles, son muguet, ses champignons, selon les saisons. On ramassait son bois, ses escargots. On piégeait ses garennes.

Ce n'était pas assez des pollutions défoliantes, des sablières qui voulaient lui acheter son bois pour une bouchée de pain et faire des trous partout. Il fallait

que le voisinage malveillant s'en mêle !

Il soupçonnait les villages sis de chaque côté de son bois. Ceux du soleil couchant venant le matin et ceux du soleil levant le soir, ainsi il ne pouvait pas même voir leurs ombres portées. Il réfléchit, enleva sa pancarte, n'afficha plus rien et mit des pièges à loups. Il apparut alors tout une population de culs-de-jatte dans la région.

Tout à coup, je vois Couchetounu disparaître progressivement, découpé en tranches comme un jambon à l'os, et les camions de sablières tourner autour des restes comme des mouches à merde autour d'un oiseau mort.

Je suis sortie en sursaut du cauchemar, en sueur, un goût de pourri dans la bouche, un creux au ventre, un trou de sablières !

Certaine maintenant que le vieux est mort. Mon cauchemar vient de me le dire. Je prends mon mobile, appelle le journal.

- Stan, c'est moi.
- Pas trop tôt. Je me demandais si tu ne prenais pas des vacances aux frais du canard.
- Quels frais !! Ta régie ne me permet même pas de payer mes cigarettes. Heureusement que je ne fume pas.
- Bon, alors ?
- Alors, c'est sûr, le vieux est mort.
- On l'a retrouvé ?
- Pas encore.
- Alors quoi ?
- C'est sûr, je te dis.
- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- Un cauchemar.
- T'es loufe ou quoi ?!
- Non. J'ai aussi parlé à droite à gauche, ma tête à couper, les sablières sont dans le coup.
- Écoute, Jeanne d'Arc, dans 48 heures t'as du solide ou tu rappiques. Compris ?!

Il raccroche aussi sec. Sale con celui-là ! Je le savais vachard, pas à ce point-là.

Je descends en douce, sans me faire remarquer. Il doit être aux alentours de 4 heures. J'ai sauté le déjeuner. Pas faim. L'orage du matin est oublié. De nouveau, au moins 35 à l'ombre. Je reprends le VTT avec une idée derrière la tête.

Je vais aller faire un petit tour du côté du bois de Couchetounu. Je sors de Sipelles par la route de Bakois, juste après le petit pont qui enjambe l'Auxence, à gauche un chemin y mène. Je ne le reconnais pas. Il est dix fois plus large qu'avant. C'est vrai, tante Lilith m'a raconté :

« Tu ne me croiras pas. Au début de Juillet, pour permettre à leurs camions de charrier le sable des nouvelles carrières qu'elles voulaient exploiter derrière le bois du vieux, les sablières ont ouvert une voie de plus de dix mètres de large sur deux bons kilomètres. Elle ont traversé un champ de blé magnifique. Les épis bien formés, au soleil, à deux semaines de la moisson. Tu crois qu'ils ne pouvaient pas attendre quinze jours. Non, ces enfoirés ont massacré peut-être deux hectares de moissons pour faire passer leur

charognerie. Et Crasigneau, le champ en question est à lui, les a laissé passer contre un chèque. Si les paysans du coin sont capables de vendre leur trou du cul pour du pognon, y a de quoi se flinguer ».

Tante Lilith n'a pas toujours un choix très judicieux des images, même si elles ne manquent pas de vigueur.

C'est donc ça. Cette voie se raccorde sur l'ancien chemin qu'elle a, du coup, élargi. Je comprends les sablières : leurs nouvelles carrières entourent, littéralement de tous côtés, les quatre ou cinq hectares de bois de Gratien. Si elles l'acquéraient, elle disposeraient d'un chantier unifié qui finirait dans un énorme étang, quasiment lac.

Je comprends aussi les allusions de Gertrude. Les sablières ont dû offrir de plus en plus de fric pour unifier leur chantier : *Il aurait dû vendre.*

Mais le vieux s'est entêté : *Plutôt crevé !* Alternative sans doute réalisée. Le bois de Couchetounu allait devenir une espèce d'île au milieu d'un trou d'eau géant.

Les travaux ont déjà commencé. La terre arable déblayée pour dégager le sable en dessous, forme un bourrelet de plusieurs mètres de haut entourant le chantier, comme une boursoufflure autour d'une plaie. On aurait bien pu l'enterrer en hauteur, là, le vieux. Un coup de pelleteuse et le tour est joué ... Non, seuls les ouvriers manient ces engins et, tous, ils connaissent le vieux. Ils l'apprécient. Ils n'auraient pas fait ça. Ils ne l'auraient pas permis ... à personne.

Je commence à me manger les boyaux. Je tourne en rond. Et mon enfoiré de boss ne m'a donné que deux jours.

Les ados profitent des vacances d'août pour jouer sur ces monticules les acrobates marioles avec leurs trials pétaradants pour un enduro de conards.

Ils me cassent les oreilles. J'enfourche la bécane pour faire une petite visite à l'étang le long de la route d'Églangny.

*Propriété privé Défense d'entrer*

*Pêche et baignade interdites*

Ils ont coupé deux ou trois mètres de barbelés et sont entrain de se baigner.

On aurait pu le foutre dans l'étang, le vieux, avec une pierre au cou, il ne remonterait pas.

Canicule oblige, je piquerais bien une tête moi aussi. Ils sont une dizaine à s'ébrouer, s'éclabousser et gueuler comme des veaux. Très peu pour moi, ils seraient capables de me faire ma fête. Et j'ai peu de penchant pour les chevauchements hystérico-pubères. Je n'ai pas besoin de me baigner, je suis assez en eau comme ça ?

Y en a même qui ont apporté des espèces de scooters des mers, et qui foncent comme des dératés là-dessus dans un boucan épouvantable. J'ai les tympanes dans les amygdales.

Et on loue la campagne pour sa douceur et son calme reposant ! Merde !

Je fous le camp.

Retour par la route de Sipelles, je longe un immense entrepôt de sable et de parpaings où un alvéole s'ouvre sur la Seine pour permettre aux péniches de venir charger directement. Et puis, ensuite tout au long de la route, des étangs, des étangs et encore des étangs.

Ça me tourne dans la tête plus vite que les pédales. Oui, ils auraient pu le

foutre dans un étang, les patrons. Mais il y a tellement d'étangs. Par où commencer ? La fameuse aiguille dans le tas de foin. Pauvre Couchetounu, il ne lui serait jamais venu à l'idée qu'on puisse le prendre pour une aiguille. Arrivée à la maison, pas d'engueulade. Étrange silence. Seraient-elles en train de faire un scrabble toutes les deux ?

Non. Tante Lilith s'est convertie à la console. Elles sont entrain de flinguer sec les deux grands méchants en blouson noir qui font 18 sauts per d'un bond pour traverser la salle et aller manger la gentille pucelle en string.

Mais ça ne pouvait pas durer. Tante Lilith a appuyé à contre temps et c'est la gentille qui vient de se faire pulvériser.

- Non mais t'es nulle, c'est pas possible !
- Oh hè ! Minute ! Je débute sur ta machine.
- C'est pourtant simple merde ! C'est les enfoirés ki faut flinguer.
- Ça je sais.
- Tu te rends compte la pauvre petite !
- Bon, oh, elle s'en remettra.
- Pas moi.
- Pauv chochette ! Venge-toi toute seule. Tu m'emmerde. Si on peut plus se marrer !

Comme je rentre, elle enchaîne.

- Tiens tu devrais faire du vélo comme Silly. Ça ferait du bien à tes bourrelets ...
- J'en n'ai pas !
- Ça va pas tarder si tu continues avec ta connerie de machine. Tiens, le 15 août, y a la randonnée cycliste organisée par le comité des fêtes. Trente bornes tous terrains avec un sandwich et un coup de rouge à l'arrivée.
- Merde !
- Possible, mais ça vaut sûrement mieux que d'aller se planter la tronche dans les tas de sable, comme les petits cons de ton âge.

Bizarre. Je ne sais pas pourquoi, ça fait pourtant un moment qu'on parle de ces dépôts de sable. Tout à coup, comme un flash, une image fait tilt.

« ... se planter la tronche dans les tas de sable ». Voilà. C'est ça.

Mais le soleil est bas vers l'Ouest. Les jours diminuent déjà au mois d'août.

À chaque jour suffit sa peine. Demain, il fera encore soleil et canicule, hélas. La nuit porte conseil, dit-on. Pas toujours vrai.

## 7

J'ai mal dormi. Mal au crâne. Mauvais goût dans la bouche. Comme si j'avais fait la bombe toute la nuit. Pourtant pas le cas.

Pas vraiment des cauchemars, non, mais des rêves désagréables, répétitifs.

Du sable, du sable, je me réveille, je m'assoupis encore du sable, toujours du sable. Un tas de sable haut comme le Mont Blanc. Des ados qui tournent sur leurs motos, comme des mouches autour d'une charogne, puis qui s'éloignent, prennent leur élan et foncent dedans. Ils s'y enfoncent, disparaissent. Et d'autres, pareillement, par centaines, par milliers !

Et tante Lilith dans mon rêve qui me dit : « T'as envie d'être fécondée : ce sont des spermatozoïdes qui percutent ton ovule ». Je me réveille. Psy merdique, je pense furieuse. Mais c'est moi qui rêve, pas tante Lilith. Alors, alors ? ...

J'ai pas envie d'être fécondée connard d'inconscient.

Je me rendors. Un gigantesque sablier qui pisse de la pulvérulence granulée en cataracte. Ça s'arrête tout à coup : le père Couchetounu fait bouchon. Il est là bloqué dans le col. Il est noir comme du charbon. Puis, il se liquéfie rouge sang.

J'en sors en sursaut. Un vrai cauchemar cette fois. Je n'ai plus sommeil. Je descends boire un coup. Une bière fraîche du frigo. Ça tourne dans ma tête qui, elle, ne tourne pas.

Bizarre, je ne crois pas aux couillonnades de prémonitions, j'ai pourtant l'impression tenace, troublante que ces rêves veulent me dire quelque chose. Quoi ? Que le vieux est ensablé ? Comme tante Lilith pendant le festival d'Avignon, il y a 20 ans, dans la carrière de Boulbon. Elle était descendue pour rendre service à une copine qui animait un séminaire là-bas. Une espèce de sud américain y avait dessoudé deux gisquettes. Tante Lilith avait failli être la troisième. En fin de compte, on n'avait rien prouvé et le mec s'était esbigné tranquillo. À l'époque le commissaire du coin s'appelait Blatte. Je me rappelle. Faudra que je raconte ça un jour.

Bon, j'ai fini ma bière, trop tôt pour en reprendre une deuxième.

Ces rêves ?!

Tante Lilith y transforme les ados motards en spermatozoïdes, le tas de sable en un de mes ovules. Et Couchetounu alors, c'est quoi ? Mon fœtus ... pochetron ?!

!!

Merde alors !

En août c'est tous les jours dimanche pour les sablières. Ça ne travaille pas. Y aller voir. Faire les chantiers. Il y en a cinq six dans le coin. C'est par là qu'il faut aller. Pourquoi ? Je ne sais pas. C'est par là, un point c'est tout.

Après la bière, un coup de café, pour faire passer. Du Nes-pur-arabica-qualité-filtre. Le temps passe à cogiter.

Ça dort encore dans la maison. Je sors sans bruit. Je prends le VTT. Le soleil est déjà haut. Va faire chaud ? D'abord le grand dépôt de sable sur la route de Bakois. Les ados sont là. Et ils tournent, pas sur le terril de sable comme dans mon rêve, sur la terre arable érigée en talus tout autour, par les pelleuses. Le talus talé, la terre sèche résiste, ça fait circuit. Les motos

tiennent. Sur l'énorme cône de sable fin ce serait l'enlèvement. Le Ténére, Paris-Dakar en miniature. Ça me donne une idée. Saugrenue. Mais je ne résiste pas. Ils sont quatre à se tirer des bourres. Est-ce que ça ferait comme dans mon rêve ? Je reconnais le beau-fils Ravini. Je lui fais un signe. Il arrive.

- Bonjour, tu me reconnais ?
- Oui Madame.
- Comment tu t'appelles ?
- Jérémie.
- Et les autres ?
- Éric avec le tee-shirt bleu, Christophe en blanc et Mathieu, le fils du gendarme, en rouge et blanc.
- Comment ?! Ça ne lui a pas servi de leçon ?! Il remet ça !!
- Je vous l'ai dit, il est complètement réparé. Faut voir ce qu'il est capable de faire. C'est lui le meilleur.

Il ne cache pas son admiration.

- Vous venez faire aussi du tout terrain ?
- Non, je voudrais voir un truc avec toi et tes copains.

Les autres ont arrêté le gymkhana et s'approchent. Il me présente.

- C'est la dame qu'est venue voir le mec de ma mère.
- Son mari et ton beau-père.
- C'est ce que je disais. Alors, qu'est-ce que vous voulez voir avec nous ?
- Voilà, voir ce que vous êtes capables de faire sur le sable fin. Jusqu'où vous êtes capables de monter.
- C'est ça, vous voulez nous voir nous casser la gueule !

Il y a un rien d'animosité dans la remarque de Jérémie. J'y vais de mon plus gentil sourire.

- Non, simplement c'est une question que je me pose : comment des mobs tout terrain comme les vôtres se comportent là-dessus. Dans le Ténére y a des dunes de sable comme ça, aussi haute, non ?
- Je sais pas, en tout cas dans le Paris-Dakar, le jeu c'est justement de les éviter.

Depuis un moment un sourire se dessine sur le visage de Mathieu, le fils du gendarme. Il observe l'énorme tas de sable, comme s'il l'évaluait. Son regard se porte jusqu'au sommet. Son sourire s'élargit.

- Le premier qui arrive en haut gagne quoi ? il dit.
- Cent euros, je réponds.
- Deux cents, il dit.
- Ok.

Je ne me reconnais plus. Je ne sais pas ce qui m'a pris d'entrer dans ce jeu stupide. J'ai honte. Si jamais y en a un qui se plante sérieux et qu'on apprend que j'ai initié cette connerie ... Quelle idée ! J'ai encore plus honte : squeezer le danger que je leur fais courir et ne penser qu'aux conséquences pour moi. Mais je ne peux pas m'empêcher de jubiler à l'évocation du spectacle. Les sablières me débectent, mais ces petits cons avec leurs pétoires qui vous perforent le tympan me gonflent trop. C'est avec plaisir que je vais les voir s'ensabler.



Ça y est, les motos ronflent. Elles tournent autour du tas. Puis, Jérémie prend du recul, s'élanche et attaque le tas de front. Il ne fait pas plus de quelques mètres. Le spermatozoïde s'enlise la tronche et bascule cul par-dessus tête, dévale la pente sur le dos dans une avalanche de sable, suivi de son engin qui vrombit toujours. Il relève sa machine, coupe le moteur, s'éloigne un peu et regarde le tas avec « la haine ». Les deux autres, Éric et Christophe, ayant vu le résultat de l'attaque de front, utilisent une méthode plus astucieuse. Ils tournent autour du tas, prennent de la vitesse, puis l'attaque de côté pour une ascension hélicoïdale. Ça marche un temps, ils montent un peu plus haut que Jérémie, puis basculent sur le côté et dévalent à leur tour. Christophe, coincé sous sa moto, a toutes les peines du monde à se relever.

Je me retiens de rire, mais je jubile, il n'en faudrait même pas beaucoup pour que je jouisse. Quelle salope je suis.

Mathieu, lui, n'a pas bougé d'un poil. Il a regardé ses copains se planter. Il se marre carrément. Depuis un moment, il suit du regard le tapis roulant immobile, qui monte déverser le sable tout en haut quand il tourne. Je crois comprendre. Il s'éloigne le long du tapis, va le plus loin possible, monte sa moto sur le tapis, enfourche son engin, fait ronfler le moteur, démarre en trombe, accélère encore sur l'horizontale et arrive à pleine vitesse sur la montée. Il atteint le haut du tapis et saute sur le sommet du tas.

Il pousse le cri qui tue et lève les bras au ciel comme un vainqueur de l'Everest. Mais il a déclanché une coulée de sable, et ...

... et ...

une paire de godasse sont apparues. Dans ces godasses sont des pieds qui sont rattachés à des jambes qui ...

... qui ...

Plus de rire, ni de cri de joie. Silence glacé. Mathieu, courageusement gratte, gratte, et ...

... et...

on voit que les jambes ...

... sont ... réalisation de mon rêve !... celles du père Couchetounu.

Là depuis plusieurs jours, intact, mais froid et raide maintenant, statue de pierre ensablée.

8

Ils sont arrivés vite, sans klaxon, en silence comme pour un flag. Le premier à descendre, le père de Mathieu, de la place du mort.

Drôle d'idée qui me vient. Il est pourtant bien portant, apparemment, un peu grassouillet, la quarantaine récente, portant bien l'uniforme.

Mathieu s'était ressaisi le premier. Il avait eu le bon réflexe quasi immédiat. Il avait cessé de gratter le sable et, sans descendre de là-haut, il avait sorti son mobile et appelé tout de suite la gendarmerie.

Le chauffeur reste un moment derrière son volant puis se décide à sortir à son tour. Il rejoint son collègue. Ils sont là, côte à côte, immobiles à me regarder fixement. Je ne sais trop quoi faire. Je ne bouge pas d'un poil. J'attends.

Ils regardent tour à tour les gamins, reviennent sur moi avec un synchronisme impressionnant. Puis, toujours synchrones, ils lèvent les yeux vers les godasses et le début de jambes qui dépassent. La stupéfaction se peint sur leur visage quand ils aperçoivent la mob plantée là-haut dans le sable, la roue avant à moins de 50 centimètres de ce qui dépasse de Couchetounu.

Le père de Mathieu pose un regard noir sur son fils et désigne la mob du menton.

- C'est la tienne ?
- Oui.
- Comment t'as fait ça ?
- Par le tapis.
- T'es pas un peu loufê ? T'as envie de retourner à l'hosto ?!
- Non. C'est la dame qui disait qu'on n'était pas cap de ...

Il s'interrompt sec, comprenant qu'il est en train de me tailler une gabardine en garde-à-vue. Ça manque pas. Le pater se tourne lentement, très lentement vers moi, les yeux plissés comme Clint dans un western de Sergio, avec un sourire qui cache un dentier en acier trempé. J'entends déjà du Morricone.

- Adjudant-chef Michel Crépin. Qui êtes-vous ?
- Sylvia Lainé.
- Vous êtes de la famille d'Émilie ?
- Sa nièce.
- Qu'est-ce que vous faites là ?
- Je passais. J'ai vu les gamins qui faisaient un gymkhana sur les talus. Alors je me suis approchée pour mieux voir.
- Vous savez que c'est un chantier interdit au public sous peine de poursuite.
- Je n'ai pas fait vraiment attention, comme les gosses y étaient déjà ...
- Ça n'est pas une excuse. Vous aller devoir nous suivre à la gendarmerie.

Il se tourne vers son fils.

- J'espère que tu n'as touché à rien.
- Non, c'est juste le sable qui a glissé.
- Bon.

Vers son collègue :

- Téléphone au légiste, qu'il vienne dare-dare avec deux hommes de la brigade, pour le constat et le transport.

Il apostrophe sévèrement les ados.

- Foutez-moi le camp tous les trois et que je ne vous y reprenne plus. Quant à toi, Mathieu, tu laisses ta machine là-haut et tu rentres à pied. On règlera ça ce soir à la maison.

Ils dropèrent tous sans demander leur reste.

- En route, Madame. Nous avons des choses à nous dire.

Une grande fatigue m'est tombée sur les épaules tout à coup. La mort du vieux, je m'y attendais un peu, mais pas au spectacle. À voir là-haut, les tatanes et un bout de pantalon, et Couchetounu dedans, une espèce de tornade m'a tordu les boyaux. Je me suis sentie osciller. Je devais être très pâle. Il a tendu le bras comme pour me retenir. Son visage s'est radouci. Il m'indiqua le chemin, comme un homme qui s'efface pour laisser passer une dame. J'ai baissé la tête et me suis installée seule sur le siège arrière.

Je ne devais pas les inquiéter beaucoup. Ils montèrent devant sans méfiance. Le brigadier au volant et l'adjudant-chef Crépin à la place du mort. Toujours cette drôle d'idée obsédante. Ils démarrèrent en silence. Puis, l'adjudant-chef se tourna vaguement vers moi.

- Ça va mieux ?
  - Oui. Excusez-moi, mais je ne m'attendais pas à ...
  - Un tel spectacle.
  - Oui.
  - Vous ne me ferez pas croire que vous étiez là par hasard. Pourquoi étiez-vous là ?
  - J'étais à la recherche de Gratien. C'était un ami de la famille. Ma tante Émilie m'a téléphoné à mon bureau pour m'annoncer sa disparition. Ce que Gertrude m'a confirmé quand je suis allée la voir.
  - Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?
  - Je suis journaliste.
  - Ah, oui ?! Quel genre ?
  - Journaliste d'investigation, dans un grand quotidien de la presse nationale, comme on dit.
  - Tiens ! Et c'est la journaliste qui s'intéresse à la disparition de Couchetounu ?
  - On peut dire ça. En effet, mon patron m'a demandé d'y aller voir.
  - En quoi, un fait-divers dans un petit bled peut intéresser un *grand quotidien national* ?
  - Les sablières. Couchetounu ne voulait pas vendre et sa disparition les arrange bien.
  - Le *grand quotidien national* s'intéresse à la rumeur chez les bouseux, maintenant !!
  - La rumeur semble avoir pris de la consistance sur le tas de sable.
- L'adjudant-chef me tourne le dos d'un mouvement sec.
- Vous devriez vous mêler de vos affaires !

- Mais ce sont mes affaires. Mon rédacteur en chef m'a envoyé en mission ici pour tirer les choses au clair.

J'aurais mieux fait de fermer ma gueule. Les deux pandores ont fait silence pour le reste du parcours.

À la gendarmerie, l'adjudant-chef Crépin est resté courtois et distant. Il n'avait rien à me dire et pas davantage à me demander. Je lui ai proposé de téléphoner au journal pour avoir confirmation que j'étais bien envoyée en reportage. Il a dit que ce n'était pas nécessaire, qu'il me croyait, même s'il n'en comprenait pas la raison. Il semblait contrarié, il avait du mal à dissimuler sa nervosité. Avait-il quelque chose à cacher ? Savait-il des choses qui ne devaient pas voir le jour ? Avait-il commencé une enquête discrète que ma venue allait perturber ? Le chien dans le jeu de quilles, l'éléphant dans le magasin de porcelaine. Charmante image ! Je me gâte en ce moment !

Je lui ai demandé si je pouvais m'en aller. Il a dit non, qu'il fallait attendre le retour du légiste et des deux hommes, pour savoir ce qu'il en était exactement, qu'il allait enregistrer ma déposition en attendant.

Ils ne tardèrent pas. Le légiste, bel homme, moins de quarante ans à l'apparence, souriant, fit son rapport. Le cadavre ne portait pas la moindre blessure, par la moindre trace de violence. À première vue, la mort, survenue par étouffement à la suite de l'ensevelissement dans le sable, devait remonter à au moins 3 jours. Il pourrait en dire plus après l'autopsie.

- Ainsi, Mademoiselle n'y est évidemment pour rien.

Il ne m'avait pas quittée des yeux pendant toute sa péroraison. Son sourire s'élargit à mon intention. Je m'attendais à ce qu'il me propose la botte à la sortie. Assez bandante alors, l'éléphante. Et lui ? Ma foi. Compétent pour un diagnostic vagino-mammaire. Risque d'autopsie ! Zéro pour moi !

Je suis sortie en tortillant d'où il fallait. N'empêche, restait à savoir comment le vieux était arrivé là-haut.

Tante Lilith m'accueillit avec un Ah te voilà, où t'étais ? En se levant, elle s'était étonnée de constater mon absence, sans s'inquiéter davantage, sinon de la disparition du VTT.

- J'ai retrouvé Couchetounu, j'ai répondu tout à trac.
- Où ça ?!!
- Tout en haut d'une pyramide de sable.
- Arrête tes conneries, tu veux !
- Aussi vrai que je suis là devant toi, mais froid et raide.
- Merde.

Tante Lilith s'assit du coup. Le regard dans les lointains, elle se mit à tourner son café qu'elle boit toujours sans sucre, avec une petite cuiller inutile. Je n'osais troubler un tel silence méditatif, exceptionnel chez elle. C'est finalement Fatouma qui mit fin à ce transcendantal moment, par un bâillement d'hippopotame en descendant de sa chambre, les yeux bouffis, les pieds traînants.

- Y a du café chaud ?

Sans bouger d'un cil, tante Lilith la fixa d'un regard assassin et ne daigna même pas réagir. Je me devais d'intervenir.

- On vient de retrouver Couchetounu, mort.
- Ah, alors on va rentrer à Paris, fit Fatouma dans un fantastique élan de compassion et un second bâillement non moins hippopotamesque. Alors, ce café ?

J'ai cru que tante Lilith allait la flinguer. J'ai pris les devants.

- Et justement non, on ne rentre pas. Je vais continuer mon enquête. Car, je suis certaine qu'il a été rectifié et que les gendarmes ne vont rien faire pour élucider sa mort. Ils vont classer l'affaire. Je vais téléphoner à Stan, mon rédac chef, pour lui confirmer que je poursuis.
- Ah, merde alors !

Mais elle était trop dans le café pour protester davantage.

Il restait à annoncer la nouvelle à Gertrude de façon humaine, et avant les képis. Je pensais que tante Lilith était la mieux placée.

- T'aurais pas des démarches plus stimulantes à me proposer ? Pourquoi pas toi ?
- T'es beaucoup plus intime avec elle. Je saurais pas comment m'y prendre.
- D'abord rien ne prouve que c'est un meurtre.
- Non, mais j'en suis sûre.
- Ça suffit pas. En fait, les sablières n'attendaient pas après lui.
- Non, mais son bois les emmerdait.
- Elles ne sont pas à 3 ou 4 hectares prêts. Elles ont des accointances avec la plupart des municipalités du coin.
- T'es en train de me dire qu'il y a de la magouille là-dessous.
- T'en doutais ?! Mais ça ne veut pas dire qu'elles soient capables d'aller jusqu'au meurtre.
- Possible ! Mais, il est mort oui ou merde ! Alors il faut prévenir Gertrude ! Et de préférence avant que les pandores le fassent avec leurs écrase-merdes !!

Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais ça m'a pris la gorge, je ne pouvais plus parler, et ça s'est mis à couler, couler. Et on s'est retrouvées dans les bras l'une de l'autre à chialer comme des génisses.

Fatouma nous regardait comme les bovidés regardent passer les trains.

Tante Lilith est allée voir Gertrude dans l'après-midi. Je n'ai rien pu faire de toute la sainte journée. Fatouma était partie à la piscine de Grès-sur-Seine, pour conjurer la canicule. Je suis restée dans le hamac, comme un sac de patates, à siroter, en attendant le retour de Tante Lilith.

Je ruisselais tellement qu'on aurait pu penser que j'avais pissé dans le hamac. Sueur de canicule, exsudat froid d'angoisse, distillation de bière-cercueil, de mousse-sable, de ... le merle siffleur, familier et sociable, devenu vautour, la mésange bleue portait le tchador.

Un sommeil agité m'enferma dans un corbillard conduit par trois gendarmes et un médecin légiste aux dents de vampire.

## 9

Quand Tante Lilith est revenue, je ne lui ai même pas demandé comment ça s'était passé. Elle a juste dit : « Elle est restée digne ». Puis, elle est rentrée dans le séjour, s'est assise, accoudée à la table. J'ai mis un certain temps à effacer le cauchemar. Je l'ai rejointe.

- Faudra l'aider, j'ai dit.
- T'as trouvé ça toute seule ?!
- Non ... je sais ... enfin je veux dire ... je ne sais pas trop si je dois continuer.
- Si c'est ton idée.
- Comment elle va prendre ça ?
- Je pense qu'elle voudra savoir.

Elle réfléchit un temps en se frottant l'œil gauche avec une légère grimace.

- Tu sais, je crois que tu devrais aller à l'hôpital de Grovins, voir un vieux copain à moi : Louis Pignola. Il a fait ses études de médecine avec un autre copain, Yves Chrétien. Ils ont été internes à Sens ensemble. Un temps urgentiste, il a fait sa spécialité en urologie, comme Chrétien qui est devenu un pont à Necker. Louis est maintenant chef du service d'urologie à Grovins. Je sais qu'il connaissait bien Couchetounu. Il l'avait pris dans son service pour l'opérer de la prostate. Il avait sympathisé avec le vieux qu'il trouvait pittoresque et attachant. Je suis sûre qu'ils se sont beaucoup parler tous les deux. Il pourra peut-être éclairer ta lanterne.
- À propos de ?
- Des sablières stidée ! Son bois, c'était son truc, au vieux. Il en parlait avec tout le monde. Et il a pu dire des choses à Louis qu'il n'a dites à personne d'autre.

L'hôpital de Grovins est situé sur une hauteur un peu en dehors de la ville. Il est de construction assez récente, énorme parallélépipède de béton clair, comme il est de mode actuellement, avec des fenêtres alignées sur 4 étages. Grand hall d'entrée lumineux, comptoir d'accueil, larges escaliers blancs en pseudo marbre, ascenseurs.

Le docteur Pignola me reçoit presque aussitôt. Pas de surcharge actuellement. Les reins, les uretères, les vessies, les urètres ainsi que les prostates du coin se portent bien pour le moment. Il est avenant.

- Bonjour, Madame.
- Merci de me recevoir, Docteur.
- Je suis là pour ça. Asseyez-vous je vous prie ... Alors ?
- Je viens vous voir de la part de ma tante, Émilie Lainé.
- Comment va-t-elle ?
- Bien, merci. Mais ce n'est pas à son propos que je viens vous voir. Elle m'a dit que vous connaissiez bien Gratien Cauet. Vous avez sans doute entendu parler de sa disparition.
- Non. Disparition, comment l'entendez-vous ?
- Hélas, dans le double sens. Voilà plusieurs jours que sa femme a dit à ma tante qu'il était parti travailler au cimetière et qu'il n'en était

pas revenu. Depuis, j'ai découvert son corps dans un dépôt des sablières.

Le docteur reste silencieux. Mais, il ne peut maîtriser tout à fait la surprise qui lui durcit le visage. Ce sont ses yeux qui posent la question. Je poursuis.

- La coïncidence est troublante, car nous savons qu'il était précisément en conflit avec les sablières.
- En effet.
- Il vous estimait beaucoup. Il avait une grande confiance en vous. Il se peut qu'il vous ait parlé de cette situation.
- En effet, mais en quoi cela vous intéresse-t-il ?
- Je suis journaliste et j'ai l'intention d'enquêter sur cette mort qui me paraît suspecte. J'ai l'impression que les gendarmes n'ont pas l'intention d'aller voir du côté des multinationales.
- Oui, ça ne m'étonne pas plus que ça. Effectivement, Couchetounu ...
- Ah, vous connaissez aussi son surnom !
- Oui, par lui-même, d'ailleurs. Effectivement, il m'a parlé du harcèlement dont il était l'objet. Il m'en a parlé d'autant plus volontiers qu'il savait que je pensais comme lui et comme d'autres dans la région, que ce massacre de terres aussi fertiles était un véritable crime écologique. Les politiques locaux comme nationaux s'écrasent devant l'argent, d'autant qu'ils touchent, comme on dit. Il savait aussi que c'était le combat du pot de terre contre le pot de fer. Mais, il voulait les « faire chier jusqu'à la corde », comme il disait.
- Ce qui pourrait expliquer qu'ils aient voulu s'en débarrasser.
- Je ne sais pas s'ils iraient jusque-là. Ce serait tout de même prendre de très gros risques pour quelques hectares.
- Alors, quoi ?
- L'autopsie en dira sûrement plus long. Maintenant que sa femme reste seule, elle va sans doute vouloir récupérer sa sœur.
- Sa sœur ? Quelle sœur ?
- Sa sœur, Salomé, qui est dans une maison médicalisée à Bonnemarie-Chantilly. Elle est atteinte d'une pathologie neurologique, en forme de syndrome d'Alzheimer. Elles vivaient ensemble avant la maladie de Salomé. Gertrude l'a gardée au début. Mais, après son mariage avec Gratien, elle a été contrainte de la placer. Vous ne le saviez pas ?
- Non.
- Votre tante doit le savoir, le contraire m'étonnerait.

En fait, bien sûr, ça me revient : Alain Tadescio m'en avait parlé. Et j'ai laissé glisser faut croire. À propos d'Alzheimer, je dois être dans l'antichambre.

**10**

En fait, Salomé n'était pas complètement coupée du monde. Il y avait des hauts et des bas. Comme me l'expliqua une des aides-soignantes : elle avait des moments de lucidité et des absences. Mais, hors cela, son état général était bon.

À 16 heures, ils étaient là une petite vingtaine, en majorité des femmes, dans une grande salle, appelé *espace de vie*. La plupart assis autour des tables rondes, devant leur goûter que venaient de leur servir les deux aides-soignantes de service, en blouse et coiffe blanches. Comme à l'usine, elles faisaient les 3/8 par couple de deux. Il fut un temps où elles avaient été trois par service. Mais, les restrictions budgétaires et les nécessités de rentabilité avaient imposé cette « réforme ». Grâce aux 35 heures, cela n'avait pas entraîné de licenciements secs, simplement du temps partiel pour certaines, par répartition du travail semaine/week-end.

Outre les tables et chaises, quelques fauteuils en arc de cercle devant une télévision allumée, dans un coin de ce grand espace rectangulaire. De l'autre côté, une espèce de vaste coin cuisine tout équipé, délimité par un comptoir.

Quatre grandes fenêtres ouvrent largement au sud et laissent pénétrer la lumière. Des photos des pensionnaires, des maximes, des reproductions de tableaux et les menus du jour, sont affichés sur l'autre mur, en face.

Les pensionnaires assis aux tables rondes, serviette autour du cou comme des bébés, goûtent, qui jus de fruit, qui thé ou café, compote, petite madeleine ou gâteau sec. Une des aides-soignantes aide une femme en chaise roulante qui n'a plus guère d'autonomie.

- Allez, Marguerite, encore un petit peu. Il faut finir votre jus d'orange.

Un homme, dont une énorme couche déforme l'arrière du pantalon, déambule sans arrêt d'une démarche lente et hésitante. Il va, vient, de table en table, longe le mur, contourne les fauteuils, retourne aux tables ...

- Oh lui, on ne peut pas l'arrêter, me dit Maryvonne, l'autre aide-soignante.
- Et pour manger ?
- Il mange souvent en marchant. Il ne peut pas tenir en place.

Salomé, elle, est tout à fait autonome. Elle vient de finir son goûter. Elle plie sa serviette, se lève et va s'asseoir dans un coin, du côté de la télévision. Elle ne s'y intéresse pas. Elle reste là, immobile, le regard ailleurs, absent. L'aide-soignante m'accompagne auprès d'elle.

- Vous avez de la visite, madame Salomé.

Elle lève les yeux vers moi, me fixe longuement le regard au loin, comme si j'étais transparente. Puis un vague sourire se dessine sur son visage impassible qui reprend vie.

- Émilie, comme c'est gentil de venir ...
- Je ne suis pas Émilie. Je suis sa nièce, Silly.

Son sourire s'efface comme il est venu.

- C'est Gratien qui t'envoie. Ils ne veulent plus de moi à la maison.
- Non, voyons. Gertrude vous aime.



- Qui tu es toi, qui tu dis que tu es ?
- La nièce d'Émilie.

Son sourire revient.

- Ah, Émilie, toi tu viens, eux ne viennent pas. C'est Gratien qui t'envoie. Il est méchant, il ne veut pas de moi.

Je commence à me demander ce que je suis venue faire là. Elle s'est tue, figée, le regard absent. Je lui prends la main. Elle est glacée. Je dois faire un effort pour ne pas la retirer. Elle ne réagit pas. Je reste un bon moment comme ça à ne savoir comment me comporter. C'est l'aide-soignante, Maryvonne, qui me sort de là.

- Je crois qu'elle est partie, vous savez, Mademoiselle. Vous n'obtiendrez plus rien d'elle pour le moment. On ne peut pas savoir quand elle va nous revenir. Il lui arrive d'être tout à fait claire et lucide. Dans ces moments, elle tient des discours sensés. Elle est consciente de son état. Elle comprend qu'il soit plus raisonnable qu'elle soit ici, mais elle en souffre. Et puis, comme vous venez d'en être témoin, elle retombe par moment dans l'obsession du méchant mari de sa sœur.
- J'imagine que c'est parce qu'elle a été placée chez vous après le mariage de sa sœur avec Gratien Cauet.
- Oui, mais ça n'a rien à voir. Elle est venue ici parce que son état se dégradait. On l'a retrouvée, paraît-il, plusieurs fois sur la route de Grès, au risque de se faire renversée par les voitures ou les camions des sablières. C'était devenu difficile pour le couple. Mais, son beau-frère est un brave homme qui ne lui veut aucun mal.
- Il est mort.
- Comment ça ? Mort ?! J'avais entendu dire qu'il avait disparu.
- On a retrouvé son corps.
- Où ?
- Dans les sablières.
- Un accident ?
- On ne sait pas. Les gendarmes enquêtent.

Elle a brusquement changé d'attitude.

- Veuillez me pardonner, je dois y aller.

Gênée, tendue tout à coup, elle me tourne le dos et s'éloigne. Sablières et gendarmes semblent l'avoir troublée. Pourquoi ?

De retour rue de la mairie, j'ai retrouvé Fatouma devant la télé, béate à gober une répète d'un truc genre Starac. Tante Lilith excédée était partie passer ses nerfs sur les mauvaises herbes dans son potager. Pas de désherbant, même systémique, écolo même en colère, tante Lilith.

Gertrude avait téléphoné pour dire que l'enterrement aurait lieu le surlendemain. Le corps lui avait été rendu. L'autopsie n'avait rien révélé, paraît-il. Les gendarmes avaient conclu à un accident et classé l'affaire.

- Putain ! Je m'en serais douté ! C'était gros comme une maison !
- T'y crois pas ?
- Évidemment non.
- Qu'est-ce que tu vas faire ?

- Continuer mon enquête.
- Méfie-toi. Ça va pas plaire chez les képis.
- Je les emmerde.
- À moins que ce soit le contraire. Je vais aller à l'enterrement ? Et toi ?
- Évidemment, je veux voir qui sera là ... et leurs gueules. Ça peut donner des idées.
- Ah oui, l'assassin qui vient y couronner son œuvre. Tu regardes trop de mauvais polars à la télé.

## 11

Y avait du monde. Et pour une fois ce n'était pas lui qui avait creusé le trou.

J'avais passé les deux jours à ne rien faire. Il faisait toujours aussi chaud. J'imaginai Couchetounu en train de se liquéfier, les mouches tournant autour, comme les ados de mon rêve autour du terril de sable. Cette image m'obsédait. J'avais beau essayer de me libérer de cette dégueulasserie, de penser à autre chose, elle revenait. Elle dansait au rythme d'une espèce de Starac d'été, du Mouv', de Synergie, selon ce sur quoi Fatouma était branchée, avachie avec son Coca Light à portée de main. Le seul moment de silence, on y avait droit quand elle allait se tremper le cul dans la piscine de Grès-sur-Seine.

Tante Lilith avait abandonné le combat, elle passait le plus clair de son temps dans son minuscule potager. À se demander ce qu'elle pouvait bien y faire, sans doute arracher les dernières mauvaises herbes avec une pince à épiler.

- Si seulement quelques ados pouvaient s'en occuper aussi ... de son cul, ça nous arrangerait, soupirait-elle.
- Comme tu y vas ! Elle a 16 ans !
- Si tu crois qu'elle t'as attendue. Elle sait qu'elle en a un, ça se voit à sa démarche. Et les culs noirs se portent bien de nos jours. Surtout que le sien a tout ce qu'il faut.

La canicule m'enlève le goût de la polémique. Je retournais à mes mouches dont l'agitation me donnait soif. Si bien qu'après ces deux jours, le matin de l'enterrement, j'avais plutôt la gueule de bois.

Oui, y avait du monde. Le vieux était célèbre à sa façon. Son côté inclassable mais sympa, ses cuites titanesques, son combat homérique contre les sablières, en faisaient comme une icône. Avec Couchetounu, le canton perdait plus que du folklore, un fragment de son patrimoine. Les voisins de Poulangis, les copains du canton, la municipalité de Sipelles, des représentants de celles de Saint Saigneur, de Fuisetaine, de Bonnemarie et de Sainte Combine, il en était venu d'un peu partout. C'est tout juste si la Sous-Pref de Grovins ne s'était pas déplacée.

Pas de messe, on s'était retrouvé directo autour du trou, sans fleurs ni couronnes, mais avec discours. Tante Lilith et moi, restées un peu à l'écart, on appréciait la ritournelle des faux culs, en particulier celle de Charles Blafard, maire de Saint Saigneur, PDG de la SSS, « Société Sablière de la Seine ». Un vrai requin déguisé en bénédictin. Sa propriété longe sur des kilomètres la route de Grès-sur-Seine, avec étangs, chevaux, chèvres, mouton, oies, canards, veaux-vaches-cochons-couvée, comme dirait l'autre. Le bon samaritain, par charité, emploie les handicapés mentaux du CAT du coin, pour entretenir son patrimoine et sa commune.

Il était accompagné de son ancienne secrétaire de mairie, devenue conseillère municipale. J'observais Gertrude, un peu perdue, noyée dans la foule. Alors que tout ce beau monde s'écoulait du cimetière comme une huile de vidange d'un réservoir d'auto, je me suis approchée d'elle.

Visiblement, dépassée par l'événement, elle marchait à côté de ses godasses. Avec précaution, j'ai fait allusion au fait que j'avais ignoré jusqu'alors l'existence de Salomé. Elle a continué à marcher d'un pas automatique, le regard au loin, sans même tourner la tête vers moi, elle a dit.

- Émilie est au courant de tout depuis toujours. Je pensais qu'elle t'avait dit. Salomé n'est pas malheureuse là-bas. Les filles sont gentilles et attentionnées. Mais, je pense que je vais la reprendre avec moi.

Puis, comme si je n'existais pas, elle s'en est allée. Tante Lilith l'a regardée s'éloigner, sans un mot. Au regard qu'elle m'a lancé alors, j'ai compris que j'aurais mieux fait de fermer mon clapet.

## 12

C'est la tradition. Pas seulement ici, mais ici aussi. Après on va boire un coup à la santé du macchabée. Les leveurs de coudes n'allaient pas manquer l'occaz. Que des mecs, Gertrude était rentrée. Elle n'allait pas en plus payer le coup à ces adhérents de la cirrhose. La grande salle du routier de Poulangis était pleine et ça faisait du bruit. Évidemment, Couchetounu était la vedette. Chacun y allait de son anecdote. À qui aurait la plus croustillante. Krasucki, toujours aussi chtarbé, traversait les groupes avec ses locomotives à vapeur sur le viaduc de Courteville.

Venue là pour écouter ... des fois que... j'étais la seule nana, sinon la serveuse qui versait à tour de bras. Un moment, j'avais été le centre des regards. Mais, très vite, ils étaient retournés à leurs histoires graveleuses. Il n'y avait sans doute rien à tirer de ce ramassis de couillonades. J'allais partir quand j'avisais, accoudé au bout du comptoir, Paulo, l'air renfrogné, lançant les dés sur la piste de 4x21 de la main droite et, de la main gauche, tenant son verre de Côtes du Rhône.

Paul Raticchon est un militant de la coordination paysanne, un pote de José du Larzac. Il porte comme lui une paire de bacchantes quasi gauloises. Je le connais bien, c'est aussi un copain de tante Lilith. En voilà un qui ne porte pas les sablières dans son cœur. Je m'approche.

- Adieu, Paulo. T'en fais une tête. C'est la mort de Couchetounu qui te met dans cet état ?

Il me regarde neutre, ne sourit pas d'un poil, sans un mot, il lance avec une moue dédaigneuse, d'un geste désabusé, les dés sur la piste.

- 4x21 du premier coup ! Quel pot ! Tu devrais jouer au loto.
- Et ta sœur !
- J'en ai pas. Tu lèves pas ton verre avec les autres.
- Tous des conards ! À se faire mettre un manche à balai dans le cul par les sablières pour un pot de Beaujolais merdique.
- Toi, c'est le Côte du Rhône.
- Arrête tes conneries ! Je suis pour la défense de nos terres comme Couchetounu, parfaitement ! Et, si ça se trouve, ils ont eu sa peau.
- Les gendarmes disent que c'est un accident. Tu vas pas me dire qu'eux aussi, ils ont un manche à balai dans le cul.
- C'est pas impossible. Ces enfoirés de capitalistes sont capables d'acheter tout le monde.
- Sauf toi.
- Parfaitement.
- Et ton pote du Larzac, qu'est-ce qu'il en dit ?
- Il a d'autres chats à fouetter.
- C'est pas avec ça qu'il sera élu à la présidence de la République.
- Quand t'arrêtera de dire des conneries, on pourra peut-être parler sérieusement.
- Ce serait quoi ?
- J'y reviens : il a été rectifié par les sablières.
- T'es pas le seul à penser ça, mais ça suffit pas. Faut des preuves.
- Qu'est-ce t'attends pour les chercher ?!

- C'est ce que je veux faire.
- Bon, alors, tu devrais aller voir du côté de Saint-Saigneur.
- Le maire ! Tu me vois, bonjour Monsieur Blafard, est-ce que vous avez tuer Couchetounu !
- Non vraiment arrête tes conneries ! Évidemment comme ça ! Non, c'est pas lui qu'il faut voir. Il est à l'abri, blindé. Non, c'est Ernestine qu'il faut voir. Tu la connais, elle te connaît. C'est elle le maillon faible. En la cuisinant habile, on doit pouvoir la mettre à poil.
- Pourquoi pas toi ?
- Non, moi, je suis le méchant pourri. Elle se deshabillera jamais devant moi. Remarque pour ce qu'il reste à voir maintenant. C'est pas faute que son cul à voyagé.
- Toujours aussi miso !

Ah, Ernestine : Ernestine Clapiche, épouse de Joseph le maraîcher, elle avait été longtemps secrétaire de mairie de Saint-Saigneur. Entièrement dévouée à son *Monsieur Charles* de maire. Femme à tout faire, y compris à le faire jouir dans son bureau. Le bon Joseph portait bien son prénom, de notoriété publique. Il faisait mine d'ignorer. Il n'y avait d'ailleurs jamais eu de petit Jésus pour attester. Ernestine n'avait pas le cul aussi baladeur que la mauvaise langue de Paulo Ratichon voulait le faire entendre. Elle était amoureuse de son Charles, acceptait tout de lui, y compris de n'être qu'une gisquette de tiroir, sans espoir d'épousailles. D'ailleurs, le Blafard l'avait finalement larguée pour raison d'état municipale et avait fait en sorte, en compensation, qu'elle devienne son adjointe. Le bon Joseph avait lui aussi accepté la compensation, en obtenant une augmentation de la superficie de ses serres.

- Alors, tu penses que je devrais aller la voir mine de rien.
- Bien sûr. Elle est adjointe à la culture, vice présidente du comité des fêtes.
- Qui est Président ? Ça ne peut être qu'un mec.
- C'est ton pote gendarme, l'adjutant-chef Michel Crépin. À part ça, y a pas collusion ! Tu la branches sur les festivités : la brocante du 1<sup>er</sup> mai, la fête de la Saint Jean, le feu d'artifice du 13 juillet sur l'étang communal, et le repas du 14 sur la place de l'église, la randonnée vélo du 15 août avec casse-croûte de midi à l'ombre des tilleuls sur la grand-place, le repas des vieux dans la salle polyvalente en novembre ... etc.. À mon avis, elle part au quart de tour. Ils sont quatre à diriger une petite équipe : le pandore, l'Ernestine, Jeannot Paimpol, le cantonnier qui est aussi instructeur au club d'ULM, paraît qu'il est bon, et puis, Frédéric Poulin un conseiller proche de Blafard qui joue les animateurs.
- T'as peut-être raison. Je vais voir.

## 13

J'hésitais. Je me suis dit qu'il fallait que j'en parle avec tante Lilith. Un coup de bol, on a pu parler tranquilles, Fatouma était partie faire trempette.

- Oui. Je pense que Paulo a raison. Tu n'as rien à perdre à aller voir Ernestine. Elle nous connaît bien toutes les deux. Cela remonte aux temps où elle n'était qu'une petite secrétaire de mairie. Et je ne crois pas que sa promotion canapé lui ait fait pousser la grosse tête. Arrange-toi tout de même pour y aller sur du velours.

J'ai donc passé un coup de phone à Ernestine qui m'a gentiment conviée à passer la voir dès l'après-midi à son bureau.

La mairie de Saint-Saigneur est un bâtiment modeste mais pimpant, ravalé à neuf, façade enluminée, fronton *Liberté Égalité Fraternité*, drapeau français et européen. J'ai laissé le VTT contre le mur. Au rez-de-chaussée, l'entrée distribue quatre portes fermées, personne au secrétariat. L'escalier en vrai faux marbre mène aux bureaux des élus. À droite, tout de suite, celui d'Ernestine. Je frappe. Entrez. Elle est au téléphone. Elle me sourit et m'indique un siège d'un geste aimable.

- Je n'y manquerais pas, vous pouvez être rassuré. Pardonnez-moi, mais j'ai un rendez-vous. Je vous tiendrai au courant. Promis.

Elle raccroche, les yeux au ciel.

- Ah ! l'adjointe c'est le bureau des pleurs et des revendications ! On n'en a jamais fini ! Heureuse de te revoir. Ça fait un bail, non ? Comment vas-tu ?

Elle se lève pour venir me faire la bise. Je ne sais pas trop quelle contenance avoir. Je fais comme si moi aussi contente de te revoir. Elle a l'air décontracté, à l'aise. Comme si ça avait toujours été comme ça. Alors, jouer le jeu. Je vais éviter toute référence à la secrétaire carpette. Je souris. Elle est retournée s'asseoir derrière son bureau. Très élue locale :

- Tu voulais me voir ?

Je repense à Paulo Ratichon qui me conseille de parler Comité des Fêtes, et à tante Lilith qui veut que j'y aille sur du velours. Ils me les cassent, bien que j'en n'ai pas pour le moment, avec leurs vas-y mollo. Je décide d'y aller direct dans le bois dur.

- Oui, je voulais te parler de Gratien Cauet.
- Ah oui, c'est bien triste, pauvre Gertrude.
- Qu'est-ce que tu en penses ?
- De quoi ?
- Eh bien, de cette mort.
- Que veux-tu que j'en pense ?
- En tant qu'élue locale, tu as sans doute des informations que le vulgum n'a pas.
- Non, pas plus que n'importe qui.
- Alors ?
- Les gendarmes ont établi que c'était un accident.
- C'est pas ce que dit la rumeur.
- Quelle rumeur ?

Elle n'a pu réprimer une crispation du visage. Je décide d'appuyer où ça a l'air d'être sensible.

- Tu n'es pas au courant non plus de ce qui se dit ?!
- Non.
- Tout le monde pense qu'il a été assassiné. Et, moi, j'en suis persuadée.
- Tu es folle ! Qui pouvait bien en vouloir à Couchetounu, et pour quoi, veux-tu me le dire.
- Pour les quatre hectares de bois, qui gênent le chantier de ton PDG de maire.

Elle s'est brusquement figée. Elle me fixe d'un regard noir, puis baisse les yeux et d'une voix sourde :

- Est-ce que tu te rends compte de ce que tu es en train d'insinuer ? C'est grave, tu sais Silly, la diffamation.
- Possible, mais je ne suis pas de l'avis de tes amis gendarmes. Et, je tenais à t'avertir que j'ai bien l'intention de mener ma propre enquête pour le compte de mon journal.

En sortant, au moment où je reprenais mon VTT, un ULM très bas, juste au-dessus de la mairie, me fit lever la tête. Je ne sais pas pourquoi le passage de cet engin m'oppressa. J'imaginai Jeannot Paimpol braquant sur moi, de son ULM, son fusil à lunette. J'ai battu tous les records de moulinette, même Armstrong l'aurait eu dans le beignet dans la côte de Bonnemarie. J'en ai même oublié que j'étais trempée de sueur et que je crevais de soif. Je suis arrivée chez tante Lilith dans les violets foncés, au point que, pour la première fois de ma vie, je l'ai vue marquer une goutte d'inquiétude concernant mes chances de survie.



## 14

Tous les 15 août, le Comité des Fêtes s'éclate.

Rendez-vous à neuf heures, café chaud et croissants frais du supermarché de Bonneville, départ pour la randonnée en vélo. Parcours chaque année repéré à l'avance par Ernestine, Fred, Michel et Jeannot, les trois mousquetaires du Comité, qui sont quatre évidemment.

Je me suis inscrite pour faire solidaire et puis pour voir et écouter, j'ai payé ma cotise et tout.

Tante Lilith m'a dit qu'elle ne se mêlait pas à ce genre de connerie, qu'elle faisait du vélo toute seule, quand et où bon lui plaisait. Et Fatouma est trop larve pour appuyer sur une pédale. Elles m'ont laissée choir toutes les deux. Cette année, on divise les participants en plusieurs groupes qui devront emprunter des itinéraires différents sous la conduite d'un leader. Je fais partie du groupe trois, emmené par un mec que je ne connais pas. Genre rigolo et bruyant, le con quoi.

À peine embarqué, on est déjà dans une ravine asséchée, étroite et caillouteuse : le salaire de la peur. On passe dans un bois avec des racines qui vous enfoncent la selle dans le cul. Je commence à comprendre pourquoi les coureurs ont des shorts rembourrés entre les fesses. Et puis, des chemins en plein soleil, des ornières, et de nouveau un bois, une montée à rendre les tripes, une descente dans la poussière. Des vrais salauds, ceux qui ont établi ce parcours. Je tire une langue de fourmilier. J'ai les jambes qui me brûlent. Je n'en peux plus. Les autres sont entraînés, faut croire. Je suis larguée. Un gros ventru qui suit en quad, m'avait dépassée. Il revient vers moi d'un air goguenard.

- Alors, y a quelque chose qui va pas ?
- J'en ai marre. Je ne sais plus où je suis.
- Prenez le raccourci, le chemin là, juste à droite.

Il repart aussi sec. Je fais comme il me dit. Je débouche sur une pente quasi à pic et, sans pouvoir rien éviter, je plonge cul par-dessus tête dans une gravière inondée de plus d'un mètre de profondeur.

L'enfoiré l'a fait exprès. Il doit se fendre la gueule. Peut-être espère-t-il que je m'y noie. Décidément, je ne suis pas la bien venue dans le coin.

J'ai fini par retrouver mon chemin et je suis arrivée sur la grande pelouse où tout le monde casse la croûte à l'ombre des tilleuls depuis au moins une demi-heure.

Après la sangria opéro, sandwiches thon tomates salades, fromages, fruits, gros rouge, café.

Tout le monde fait mine de ne pas s'apercevoir de mon retard et des résultats de ma trempette. Ils doivent se marrer sous cape. Je fais et m'attable comme si de rien. Je me tape toute la série, sauf la sangria parce que trop tard, épuisée.

Dire que j'ai fait cette couillonnade par quarante degrés à l'ombre pour voir et entendre. Eh bien, pour voir j'ai vu de la vase et des cailloux, mais rien entendu. Certes, la trempette m'a rafraîchi. À quelque chose malheur est bon.

Après le pousse-café, tout ce beau monde s'en va à la fête, parce qu'il y a des manèges sur la vaste pelouse et, même, une brocante où tu peux acheter ou vendre un peu de tout : des poils de cul de crocodile à une charrette 1900, en passant par la poêle à frire, l'oison duveteux, le burin électrique et la verrerie dépareillée, sans compter les stands de produits régionaux.

La veuve a sorti sa sœur, sans doute va-t-elle tenir parole et la réintégrer chez elle. Gertrude s'est promenée avec Salomé un moment dans les travées de la brocante, puis elle l'a installée à la buvette, pour se diriger seule vers Ernestine.

Sa robe de deuil lui va très bien, dans les gris sombres, longue jusqu'aux chevilles. Ernestine l'embrasse chaleureusement, lui tient les mains un moment. La conversation, très amicale apparemment, se poursuit tandis que les deux femmes se dirigent vers un stand qu'indique Ernestine.

Cette intimité m'intrigue un peu. Je ne savais pas Ernestine et Gertrude liées en aucune façon. Je les suis en faisant en sorte de ne pas attirer l'attention. Je comprends mieux. Ernestine a joué les rabatteurs. Le beau Monsieur Charles, notre bon maire de Saint-Saigneux, est là. Il accueille Gertrude les bras ouverts. Le Blafard s'illumine. Il est aux petits soins. La conversation s'engage. Gertrude sourit.

Voilà qui ouvre une porte inattendue. Et si Gertrude, la veuve triste et digne, était dans le coup si, fatiguée des cuites et de l'entêtement de Couchetounu, elle avait finalement été complice de la disparition du vieux. Elle aurait pu même aller jusqu'à le faire boire un bon coup pour qu'il ne voie rien arriver. J'ai du mal à le croire. Mais, à la voir maintenant, tout sourire, on l'imagine prête à vendre ce pour quoi le vieux est mort.

Cette idée me retourne le ventre. Je ne veux plus en voir davantage. Je vais boire un coup à la buvette, m'asseoir en face de Salomé. Son regard perdu au loin se pose sur moi. Elle plisse les yeux, incline la tête pour me sourire doucement, puis elle retourne regarder de l'autre côté de la Terre pour ne plus en bouger.

Ce soir, après le repas dans la salle polyvalente, ils assisteront tous au spectacle que donne chaque année la troupe amateur des joyeux clampins de Courteville. C'est Fred Poulin, le brillant animateur conseiller municipal de Saint-Saigneux,

dans son rutilant costume ridicule, qui présentera les sketches, tous plus ringards les uns que les autres. Et ils applaudiront tout de même, comme ils ont vu faire dans les émissions de la télé.

J'avais prévu de me farcir ce pensum pour me faire bien voir. Mais c'était trop me demander. Écœurée par la façon dont les choses m'apparaissent, je suis rentrée speed à la maison et me suis ouverte de mes doutes à Tante Lilith.

- Tu te fais peut-être des idées, elle dit. Moi, à ta place, je retournerai cuisiner Ernestine. Je ne la lâcherai pas avant d'y voir plus clair.

## 15

La console de jeux, les chats, l'équivalent Starac, la pétanque et les tomates ne suffisaient plus à Fatouma. Elle s'ennuyait ferme. Pour parler sa langue, elle trempait dans le glauque terrible. Ce qui avait le don d'exaspérer tante Lilith. L'affrontement était inévitable. Et quand tante Lilith s'y met, elle ne fait pas avec le dos de la cuiller :

- Tu n'es qu'une petite chieuse de négresse occidentale !
- Et toi une sale vieille facho blanche raciste !
- Tu devrais plastiquer mes tomates, pauvre conne !
- Et toi m'envoyer dans un camp de rétention en attendant le charter !
- Ouais, et là-bas tu pourrais te la carrer dans le cul ta console de jeux !
- Oh ! Ça suffit ! Vous allez arrêter toutes les deux ! C'est à qui sera la plus bête !

Alors ça se calme un peu et le coup de vent passé, Fatouma se met à chialer comme une génisse, et va se faire consoler dans les bras de tante Lilith qui lui caresse la tignasse une larme à l'œil.

- Vous êtes vraiment des caricatures, toutes les deux !

Et c'est moi qui dérouille pour le coup.

- Toi, tu la fermes ! Tu t'occupes de trouver les assassins de Couchetounu et tu nous fous la paix !
- Tu nous laisses vivre notre vie ! hoquette Fatouma, histoire d'en rajouter une couche.

Et alors là, je sens venir le coup. Je ne sais pas lequel, mais je sens qu'il se dessine. Des larmes, elle passe au sourire et à la tête penchée côté je t'aime.

- Puisque tu ne vas pas voir ce soir, dans leur salle polyvalente de merde, leur spectacle ringard, si on allait au cinéma à Grès-sur-Seine ? Il joue le Pirate des Caraïbes 2.

Elle a vu la Guerre des Étoiles 1, 2, 3, Shrek 1 et 2, Kill Bill 1 et 2, le Pirate des Caraïbes 1 ! Elle ne pouvait pas rater 2 !

- Bon, mais on y va en vélo.
- Ça ne t'a pas suffi ce matin ?! ironise tante Lilith.
- J'y vais sur les mains si tu veux ! proclame Fatouma, dans l'enthousiasme retrouvé.

Le cinéma de Grès-sur-Seine porte bien son nom : La Renaissance. Cinéma associatif, animé par un groupe de bénévoles très actifs, il n'a pourtant pas résisté au tout télé numérique terrestre écran plat. La fréquentation a dangereusement fléchi. Comment qualifier une association qui n'a plus de sous : faillite, cessation de paiement, redressement machin truc ? En tout cas, la salle a fermé un temps. Précisément le temps de faire appel au peuple, de faire campagne pour la rénovation et un nouveau départ. Campagne réussie apparemment. Après six mois de fermeture, travaux et rénovation, réouverture triomphale, annonce ciné-club, art et essai : renaissance de « La Renaissance ».

Où classer ce Pirate des Caraïbes ? Ciné-club, art et essai ? Plutôt attrape couillon. Bon, faut bien faire des entrées si on ne veut pas replonger. Et il y a du monde.

La salle est refaite à neuf. Pas de balcon, environ 200 fauteuils confortables en parterre astucieusement incliné. Éclairages tamisés, musique d'ambiance. Drapé rouge qui s'ouvre sur le rideau réclame : le boucher, la fleuriste, le coiffeur, la masseuse, l'électroménager ... qui se lève à son tour, la lumière baisse, le son éclate à vous défoncer les tympan, c'est la grande publicité, puis un petit coup de réclame du coin. Pas de documentaire, directo entracte esquimau avec petite dame à corbeille comme au bon vieux temps.

C'est le vent aujourd'hui des effets spéciaux qui fait voler, fuser, virevolter, passer au travers de n'importe quoi les mecs et les nanas. Ce Pirate-là ne fait pas exception. On a la dose. Mais, Fatouma pourrait en ingurgiter jusqu'à l'over. Pourtant, elle sort avec la moue.

- La deux est moins bien que la un, je trouve, elle dit.

Comme je n'ai pas vu la un et que je me serai bien passé de la deux. Je n'ai rien à redire. On prend les vélos. Nuit sans lune. Nos éclairages ne dépassent pas la roue avant.

- On n'y voit pas plus que dans le trou du cul d'un ...

Je m'arrête juste à temps pour éviter l'incident diplomatique.

- Je veux dire, fais gaffe de rouler bien à droite, Fatouma. Et l'une derrière l'autre.

Pas le moment, dans cette nuit d'encre, de déclencher la guerre idéologique, surtout après la performance caraïbienne qu'on vient de vivre. L'insurrection négroïde pourrait bien transformer le VTT en missile terre-terre et me pulvériser.

En fait, les missiles étaient derrière nous. D'abord, mollo au ralenti, on ne les a pas entendus venir. Puis, brusquement, sur la ligne droite, à mi-chemin de Poulangis, à la hauteur du cimetière de Saint Saigneux, la pétarade ! Ils passent en trombe, l'un derrière l'autre, eux aussi. Le premier me frôle, le deuxième m'achève : je finis le cul dans les orties du bas-côté. Et j'entends Fatouma hurler. Ils ne l'ont pas raté non plus. J'ai juste eu le temps d'apercevoir deux quads, fusant comme des drones assassins. Mais, pas le gros du bide de la randonnée du matin, non, deux maigrichons, sans doute adultes. Rien de certain dans cette nuit noire.

Quelle idée j'ai eue de mettre une robe ce soir pour aller au ciné en vélo ! Les orties me rosissent les miches. Ça fouette les sangs me disait la mère Couchetounu quand j'étais même. Ça brûle, ça démange ! Je vais en avoir pour toute la nuit.

- Fatouma ! Où t'es ?!

Je l'entends qui sanglote. Ça me rassure un peu.

- J'ai mal ! Les fumiers ! Mon jean est déchiré ! J'ai mal !

Je l'aperçoit allongée sur la route. Elle, elle a morflé sur le bitume. Ça pique moins que les orties mais c'est plus dur à la réception.

- T'as rien de casser ?

- Je sais pas, j'ai mal.

- Où ?

- Partout.

Si jamais elle est cassée, et si je les retrouve ces deux enfoirés, je leur pète la gueule au vilebrequin. Je l'aide à se relever. Elle geint, mais ça a l'air d'aller. Son vélo est hors d'usage. Le mien n'a rien. J'installe Fatouma dans l'herbe.

- Bouge pas, reste tranquille, je reviens, je vais chercher la voiture.

Je l'entends pleurnicher décroissant au fur et à mesure de l'éloignement. Les miches me démangent sec. La mère Couchetounu avait raison, ça fouette les sangs. Ça aide à pédaler.

Je ne changerai jamais. L'idée saugrenue me vient, qui me fait même sourire, en repensant à Fatouma dans l'herbe : normal ce qui t'arrive, les nègres dans la nuit, on ne les voit pas. À se demander s'il n'y a pas un bout de viscère raciste qui se cache derrière l'humour. D'autant que ces deux fumiers n'ont pas raté la blanche. Qu'est-ce qu'ils voulaient exactement. Faire peur ? Tuer ?

Quand elle m'a vue seule prendre la voiture, tante Lilith s'est inquiétée.

- Qu'est-ce que tu fais ? La petite s'est plantée ?

- Oui et non. Rien de grave, je t'expliquerai.

Au retour, on fait l'inventaire. Le vélo n'en parlons pas. Le jean de Fatouma en a pris un sérieux coup. Et elle : un genou, un coude écorchés : c'est beau du rouge sur le noir, et un bel hématome à la hanche, le bleu se voit moins ... sur le noir. Mais, la boursouffure, oui. Tante Lilith a toujours le mot pour rire.

- Ça te fait une troisième miche.

La môme n'apprécie pas.

- Vieille conne !

- Surveille ton langage, ou je vais te masser l'hématome, tu vas voir !

Elle l'embrasse dans le cou, la môme chiale, bref leur cinéma habituel. On panse le genou et le coude de la demoiselle, on masse doucement au gel de synthol la croupe de la bête. Elle pleurniche. Une giclée de di-antalvic et au lit. Ça ira mieux demain.

On reste un moment en bas dans le séjour tante Lilith et moi. On passe de la bière au whisky glaçons pour rafraîchir les neurones.

- Ça fait beaucoup pour un seul jour !

- Oui, de quoi réfléchir.

- Du quad comme s'il en pleuvait.

- Ça n'a peut-être rien à voir, Grasdubide ce matin voulait se marrer et, ce soir, deux jeunes cons pareil.

- Je crois pas. C'était pas des ados.

- Qu'est-ce t'en sais ? T'as dit toi-même qu'on y voyait rien.

- Suffisamment pour distinguer les silhouettes d'adultes. Et puis les ados d'ici n'ont pas de quad. Ils ont des trials pour jouer au cons dans les sablières. Non, c'est du concerté, gros comme une maison. On veut me faire peur, m'indiquer la sortie. Si c'est ça, c'est raté. Je veux savoir d'où ça vient. Qui et pourquoi ? Je ne dérange personne en me promenant dans le coin. Les gendarmes ont conclu à

l'accident. Je n'ai contesté devant personne leur décision ... si, à Ernestine.

- Quand je te disais que ça valait le coup de retourner la cuisiner. À ta place, j'irai aussi traîner mes baskets dans le voisinage de chez Gertrude.

## 16

Maman est là, virevoltant dans sa cuisine mal éclairée par un vasistas. Mais ... alors ... elle n'est pas morte. Elle est jeune, belle, en bonne santé. Sa maladie, sa mort, un cauchemar ? Je suis enfin réveillée, de retour dans le vieil appart où j'ai vécu ... où je vis ... Je suis une ado. Non, j'ai 35 ans, je le sais, je le sens. Et maman là en a 40, comme quand j'en avais 15. Je vis bizarre. Quand elle change de pièce, elle change de tête. C'est Salomé. C'est Gertrude qui revient dans la cuisine. Elle grossit grossit comme Argentine qui trait ses chèvres dans la cuisine. Et Couchetounu fait son sandwich de brie aux asticots. Ils sont vivants, pas morts, les asticots. Ils sortent du sandwich, envahissent sa main, son bras, le recouvrent en entier. Où est maman ?!!

De très lourds nuages violets, en forme de requins et de crocodiles, courent sur le ciel rouge. Ils pissent une pluie de sang.

Où est maman ?!!

Quand j'émerge, la pendule de remise à l'heure me renvoie la vraie vie, en pleine gueule, comme un sac de merde. Cette putain de maladie dégueulasse qui a rongé ma mère comme les asticots fromagers de Couchetounu.

Qu'est-ce que je fous ici ?! Il fait déjà chaud. Il va encore y avoir du macchabée dans la fournaise aujourd'hui. J'ai la langue épaisse comme un traversin. J'ai envie de chialer. Je descends comme un zombie dans le séjour pour le café. J'ai la tête encrassée, pleine de suie, les sanglots sous la glotte.

- T'as les yeux gonflés comme des montgolfières, me dit tante Lilith avec sa délicatesse poétique habituelle.
- J'ai cauchemardé.
- Et ?
- Rien.
- Bon.

Elle a compris qu'il valait mieux en rester là. Je bois le café en silence, le regard en dedans, par petits coups. Ça fait du bien. La suie s'écoule du sablier cérébral. J'ai le cerveau qui redevient normal, gris blanc.

- Fatouma ? je dis.
- Rassure-toi, rien de grave finalement. Un peu de gel de Synthol, trois quatre bouts d'albuplast et on en parle plus. Elle en profite pour rester au plumard.
- Je me demande si je ne ferai pas aussi bien de faire comme elle.
- Oh dis donc, tu as de la glu dans les godasses. C'est le cauchemar ?
- Y a de ça.
- Au fait, j'allais oublier. Gertrude a appelé. Elle est convoquée chez les pandores. Elle voudrait qu'on s'occupe de Salomé. Elle n'est pas tranquille de la laisser seule à la maison. J'ai dit oui, mais seulement si on l'amène ici. Je suis sûre que ça va brancher Fatouma. Ça lui fera oublier ses bleus.
- Si c'est toi qui le dit.

- T'es d'accord oui ou non ?
- Je m'en fous. Si tu dis que ce sera le pied pour Fatouma.
- Tu veux que je te dises, tu me pompes.
- C'est réciproque.

Sur ce, je me lève et, marre du vélo, je prends la bagnole.

Un tour à Poulangis . Je laisse la bagnole près du routier sur la route de Grès. Traîner mes guêtres dans le voisinage de chez Gertrude, encore une idée à la con de tante Lilith. Je voudrais l'y voir. C'est quasi le désert dans le coin en août. Le routier est fermé depuis le week-end. Les sablières en vacances, autant dire pas de client. Même chose pour le menuisier qui a repris le garage désaffecté, réouverture en septembre. Sur la petite route, qui prend en face, deux maisons en construction, chantier désert. Un peu plus loin, une belle résidence, bien à l'abri derrière sa haie et ses fruitiers, ouverte. Je ne connais pas ces gens. J'y vais tout de même. Basta, un couple de retraités, comme c'est la mode maintenant, occupe la maison pendant les vacances des proprios, nouveaux venus de Paris. Ils sont bien gentils, ils m'offrent une orangeade bien fraîche, mais autant demander les prévisions météo à un thermomètre.

Il reste Krasucki. La porte est ouverte. Juste un rideau de perles sensé faire barrage aux mouches, qui fait de la musique quand on entre. La femme de Krasucki, Hélène, assise dans un coin de la grande salle commune, un Perrier à portée de main, regarde la télé en sourdine. Je ne vois pas Krasucki.

- Il est pas là, Honoré ? je dis en entrant.

Oui, parce que Krasucki, comme l'on se doute, ne s'appelle pas Krasucki, mais Honoré Campion. Je l'ai appris par tante Lilith. Hélène ne sursaute même pas. Fait trop chaud sans doute.

- Il est au grenier avec ses petits trains.
- Oh excusez-moi, Hélène, d'entrer comme ça sans crier gare.
- Pas grave. Qu'est-ce qui vous amène ?

Elle porte bien sa soixantaine, le visage lisse. Dans la vie comme dans sa maison, elle fait ce qu'il faut, solide et calme.

- J'aurais voulu parler un peu avec vous, sans vous déranger ...
- Oui ?
- ... De Couchetounu et de Gertrude.
- Oui, Gertrude est bien brave de reprendre Salomé. Parce que c'est pas comme moi avec Honoré. Honoré il déménage, mais il ne pose pas de problème. Il parle tout seul, il raconte ses histoires de trains, il se trimballe par-ci par-là, mais il reste autonome et ne me cause pas de souci. Salomé, c'est pas pareil. Avant d'être en maison, elle a manqué plus d'une fois de passer sous un camion des sablières. On ne peut pas la laisser sans surveillance.
- Oui, vous avez raison. Mais, c'est de Gertrude et Gratien que je voudrais vous parler.
- On l'a retrouvé mort, lui, non ?
- Oui, c'est moi ... dans un dépôt des sablières, sur la route de Bakois.
- Ah .



- Oui.
- Je savais pas.
- Vous l'avez vu quand ?
- Y a seulement kèkeu jours. Il allait creuser au cimetièrè. Il a taquiné Honoré, avec les trains. Il s'amusaît toujours avec lui, à le faire raconter, raconter, toujours pareil. J'ai parlé avec lui un moment. Il était très remonté contre Blafard qui n'arrêtait pas de le tarabuster pour lui acheter son bois. Il avait dans l'idée de construire un cabanon sur son terrain et un abri en hauteur pour la chasse, uniquement pour le narguer. Il disait : je vais le niquer ce salaud.
- Il avait bu ?
- Non, il était à jeun. Mais, vous savez, quand il va creuser, c'est bien rare qu'il ne revienne pas à quatre pattes.
- Là, il n'est pas revenu du tout.
- Oui, c'est bien triste, pauvre Gertrude.

## 17

Quand je suis arrivée, ça sentait bon. Tante Lilith était aux fourneaux. Fatouma et elle avaient été chercher Salomé pour le déjeuner, histoire de soulager un peu Gertrude, la libérer pour qu'elle se prépare à aller chez les cognes.

On pouvait voir, de la fenêtre de la grande salle, séjour et cuisine tout ensemble, Salomé assise dehors, dans un transat à l'ombre du hêtre pourpre, le regard vague. Fatouma lui caressait doucement la main. Elle semblait fascinée par ce sourire figé d'une extase immobile.

- J'ai jamais vu Fatouma aussi calme, je dis.
- Oui, on la dirait sous le charme hypnotique de Salomé. On devrait lui en fournir deux ou trois comme ça, elle nous foutrait la paix.
- Rêve pas, ça va pas durer.
- Elle a peut-être la vocation infirmière.
- Vocation mon cul !
- Ha ! tout de suite les grossièretés !! Laisse-les donc toutes les deux. Alors, qu'est-ce que tu as appris du côté de chez Gertrude ?
- Encore une de tes idées. Rien. C'est presque tout désert à Poulangis en ce moment. J'ai juste vu Hélène, pendant que Krasucki jouait au petit train dans son grenier.
- Alors ?
- Rien je te dis. Elle l'a vu partir pour creuser. Il était à jeun, un point c'est tout. Dis donc, ça sent bon. Qu'est ce que c'est ?
- Je nous prépare une lotte à l'oseille, à la crème et avec des moules de Bouchot.
- Terrible.
- C'est la recette de Bichette. Tu sais, Bichette et Jean-Marie, mes copains bretons à côté de Douarnenez.
- Non. Mais je m'en fous du moment que c'est bon.

Fatouma fait la gueule au début, parce qu'elle n'a pas son hamburger Macmerdique. Mais, après avoir consenti à goûter, c'est bon, elle dit ! Et elle y va sec. Quant à Salomé, elle adore, elle en prend, en reprend, en redemande.

- Elle va se filer la gonfle, commente Fatouma la bouche pleine.

Après le déjeuner, on s'orienterait bien vers une petite sieste. Mais Salomé tient la distance. Fatouma pense que c'est une bonne chose, qu'il faut animer les Alzheimer. Elle sort son mobile multifonction. Elle filme Salomé, lui montre le résultat. Salomé rit aux éclats. Elle s'empare du mobile. Et à la stupéfaction de tout le monde, s'en sert comme si elle avait fait ça toute sa vie. Elle filme Fatouma, Tante Lilith, moi, la chatte. Elle regarde ce qu'elle a fait. Ça ne lui plait pas, elle jette le mobile par la fenêtre ouverte. Fatouma pousse le cri qui tue, sort en courant pour rechercher son engin qui est mollement tombé dans l'herbe de la pelouse. La machine marche comme aux plus beaux jours. Fatouma revient tout sourire.

- Arrête tes conneries, Salomé. T'es pas là pour casser la belle machine qui photographie.
- Pas la machine. J'ai juste jeté les images qui n'étaient pas belles. La machine est partie avec.
- Attends, si t'as envie de casser des images, on va jouer à ça, tu vas voir.

Elle va chercher sa console de jeux vidéo. Elle installe Salomé devant et lui explique comment il faut faire.

- Alors, tu vois, il y a des bons et des méchants. Faut protéger les bons et éliminer les méchants.
- Les tuer ?
- Si tu veux. Alors voilà. Tu fais ça pour protéger et ça pour éliminer.

En moins que rien, elle a tout compris. Elle s'y croit, s'excite. Elle oublie où elle est. Elle entre dans la console. Elle massacre à tour de bras.

- Où il est Couchetounu ? Il est méchant Couchetounu ! Je vais le tuer ! Méchant ! Méchant Couchetounu ! Où il est Couchetounu ? Dans le trou ? Quand il est venu à la maison commune, monsieur le maire avec Ernestine, un jour, il a dit, il a dit à Ernestine, tout bas, mais j'ai entendu, il a dit : Couchetounu finira dans le trou. J'ai entendu, il a dit monsieur le maire, il a dit, dans le trou. Il est pas là Couchetounu, il est dans le trou. J'ai entendu. Il a dit dans le trou, dans le trou.

Elle crie, elle hurle, elle s'agite, elle massacre. Fatouma la prend dans ses bras pour la calmer. Tante Lilith et moi, on se regarde, sidérées.

## 18

- Ici la mairie de Saint Saigneur ...
- Le secrétariat ?
- Oui.
- Je voudrais parler à Madame l'Adjointe si elle est là, s'il vous plaît.
- De la part ?
- Sylvia Lainé.
- Un instant, je vous prie.

...

- Ne quittez pas, Madame Clapiche va vous prendre.
- Silly ? Comment vas-tu ? Qu'est-ce qui me vaut ...
- Oh, oui excuse-moi. Juste un renseignement.
- Oui ?
- Qui est-ce qui conduit des quads dans ta commune ?

Elle a un petit temps d'hésitation, puis un peu gênée :

- Pas mal de monde, des adolescents ... Pourquoi tu me demandes ça ?
- Comme ça, pour savoir. Mais je ne pensais pas aux ados. Eux, ils ont plutôt des trials pour faire du tout terrain. Non, je pensais plutôt adultes, tu vois. Et adultes proches de la mairie.

Là, je sens un net malaise, comme une respiration qui aurait du mal à fonctionner. Elle se reprend assez vite.

- Je comprends pas. Oui, il y a aussi des adultes, mais qu'est-ce que tu cherches ?
- Je pense à Gras-du-bide du Comité des fêtes, comment c'est déjà son nom ? Ah oui, Jérôme Marlin, qui m'a envoyé dans le lac lors de la randonnée du 15 août.
- Je sais pas. Il fait du quad, oui, et alors où veux-tu en venir ?
- À savoir qui s'intéresse à moi.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Figure-toi qu'un jour à la Maison médicalisée, ton maire, en ta présence, a dit que Couchetounu finirait dans le trou.
- Qu'est-ce qui raconte des sornettes pareilles ?!
- Salomé, quand elle était encore là-bas. Elle a entendu de ses propres oreilles.
- Tu vas pas croire cette folle !
- Si, figure-toi. D'abord, tu n'as pas le droit de la traiter comme ça. Elle a des moments de lucidité totale. Et maintenant, il est bel et bien dans le trou, Couchetounu.
- Quel rapport avec les quads ?
- Eh bien, il se pourrait qu'on pense à la mairie que je m'occupe de ce qui ne me regarde pas. Écoute Ernestine, mon journal m'a mise sur l'enquête, subodorant un coup fourré, Couchetounu est un copain de tante Lilith et moi, je l'aimais comme mon grand-père, alors je n'ai pas l'intention de laisser cailler la sauce. Il en faut plus pour me faire peur.

Il y eut un grand blanc, à se demander si elle n'était pas partie dans les pommes. Pas même une respiration.

- Allo ? Où t'es ?
- Oui, je suis là. Je ne sais pas quoi te dire. Tu te fais des idées. Personne ne veut te faire peur. Je ne vois pas pourquoi on le voudrait.
- Ne me prends pas pour une bille, tu veux !
- Écoute Silly, je vais te dire, mais de toi à moi, promets-moi.
- Dis d'abord. On verra après. Je ne te veux aucun mal personnellement, tu sais bien.
- Voilà, je pense que ça vient de Fred Poulin et que c'est Robert Géraudineau et Jeannot Paimpol que tu cherches.

Fred Poulin, second adjoint et animateur des festivités locales, c'est l'homme à tout faire du maire. Quant à Robert Géraudineau, l'institut de Sipelles à la retraite, il a intégré le secrétariat de mairie de Saint Saigneur pour mettre un peu de beurre dans ses épinards. Il en est redevable à Blafard. Et Jeannot Paimpol, cantonnier, roi de l'ULM est un virtuose du quad. Trois beaux cocos prêts à tout.

- Oké, merci, ça restera entre nous, promis.
- Méfie-toi, ça peut devenir dangereux, pour toi comme pour moi.
- Pourquoi pour toi ?
- Je fais partie de l'équipe, je dois suivre. Je monte les dossiers. Le patron m'a mise en second sur sa liste pour les cantonales et les régionales. Il le fera sans doute aussi pour les législatives. Il a permis l'extension du terrain des serres de mon mari. Et mon neveu, qui travaille dans ses sablières, sera le régisseur de l'usine.
- De l'usine ?! Quelle usine !
- Celle qui se construit sur le terrain. C'est pour ça qu'il a impérativement besoin du bois de Gratien Cauet. Mais je suis certaine qu'il n'a pas attenté à sa vie. Il ne ferait jamais ça.
- Ce n'est pas mon avis.
- Je t'assure, non. Il n'a pas besoin de ça. Il peut obtenir le bois par d'autres moyens, des moyens légaux.
- Lesquels ?

Silence.

- D'accord, tu ne veux pas me le dire. Mais, en dehors de toi et de tes dossiers, qui gère ce coup de l'usine. Blafard est trop habile pour se mouiller, il doit avoir un homme de paille. Qui ?
- Fred Poulin. Mais je ne t'ai rien dit.
- Sois tranquille. Merci. Tout ça restera dans la tombe de Couchetounu.

Je raccroche. J'imagine sa tronche. Je vais me taper un coup de flotte. Stop l'alcool par canicule. Cette conversation m'a desséché le gosier jusqu'aux talons. Fatouma joue toute seule sur sa console. Salomé, son agitation passée, s'est assoupie sur le transat et tante Lilith fait sa sieste dans le hamac sous l'appentis.

Juste Gertrude revient de chez les cognes.

Alors ?

L'autopsie a révélé encore un fort taux d'alcool résiduel et une cirrhose avancée. La thèse de l'accident en état d'ivresse est officiellement confirmée. Tante Lilith, sortie du balancement de son hamac, s'est levée ruisselante de sueur. Elle a un bâillement gonflé de sous entendus à l'écoute du compte-rendu. Il y a comme une gêne. Je verrais un ange passer si je n'étais pas mécréante. Gertrude nous dit merci et emmène Salomé qui râle un peu parce qu'elle était bien à l'ombre.

La thèse de l'accident est dure à avaler. Tante Lilith secoue lentement la tête avec une moue significative. Elle n'y croit pas plus que moi.

- Salomé est chtarbée, mais elle a des moments de clair. Elle n'a pas inventé la remarque de Blafard à la maison médicalisée.
- Ouais, y a du bizarre.
- T'as dit bizarre, Tati ?
- J'ai dit bizarre, ma nièce ? Comme c'est bizarre !
- T'as raison, si c'est si clean que ça, alors pourquoi la chevauchée nocturne des quads ? Et de quoi Ernestine a-t-elle peur ?
- Elle n'aurait pas magouillé des dossiers ?
- Sans doute. Elle y a fait allusion au téléphone. Mais, en fait, c'est Fred Poulin qui fricote. Il la tient. Je ne sais pas trop avec quoi, mais je suis sûre qu'il la tient. Alors, lui, qu'est-ce qu'il fricote, qu'est-ce qu'il a fricoté avec Couchetounu, ça ?
- Tu sais que ces salauds des sablières sont plus ou moins reconnus d'utilité publique et qu'ils peuvent exproprier dans certaines circonstances.
- Ça serait ça ? Mais alors pas besoin de flinguer le vieux.
- Va savoir. Tu sais qu'il tenait ferme à sa terre. Il était prêt à tout pour la défendre. Fallait l'entendre parler d'avant la guerre avec ton grand-père François, du temps de l'agriculture avant les engrais, du temps du fumiers de vache et de cheval. Cette terre valait cent quintaux de blé à l'hectare sans leurs saloperies chimiques. On déchaumait, on labourait, on semait, on moissonnait avec les chevaux. Les premiers tracteurs ne sont apparus que dans les années 50.
- Bon, écoute, je te laisse à ton Angélus de Millet ... Moi, je vais me le farcir ce Fred Poulin.
- Pauv Conne !

## 19

Le lendemain matin, déjà 20 à l'ombre, je prends la bécane pour aller faire un tour du côté du terrain du vieux, voir un peu ce qu'il en retourne de cette usine de merde.

Le chemin qui y mène refait, ensablé à neuf. Je croise Daniel, le garde-chasse. Je stoppe pour lui serrer la main.

- Attention aux chiens, il dit. N'essayez pas de passer l'enclos.
- Aux chiens ! Quels chiens ?!
- Trois grands chiens-loups bien dressés.
- Qu'est-ce qu'ils font là ?
- Ils gardent le chantier. Vous saviez bien qu'il y a de plus en plus de vols de métaux. Et du cuivre, du zinc et toutes sortes de ferraille, y en a pour le chantier de l'usine.
- Ils ne sont pas tout seuls ces chiens.
- Non, bien sûr. On a pris Croucounous comme gardien.
- Croucounous ?!
- Vous savez, l'homme qui vivait dans une caravane désaffectée au coin du bois à la sortie de Saint Saigneur. Ça faisait d'ailleurs jaser dans le pays. Oui, Croucounous c'est le sobriquet qu'on lui donne parce qu'il marmonne et qu'il mâche sans arrêt un clope de récupération. Son vrai nom c'est Jean Blanc. On ne sait pas trop comment ni pourquoi il était arrivé là, mais c'est un brave type. C'est Monsieur Fred qu'il l'a engagé. Il sera toujours mieux là que dans sa ruine sans eau ni électricité, il a dit. Et maintenant, le Croucounous, il est bien installé et les trois chiens lui obéissent au doigt et à l'œil.
- Merci du renseignement. Ne vous inquiétez pas, je serai prudente. Je fais juste une petite promenade avant qu'il ne fasse trop chaud.

Sur ce bonne journée, je poursuis à pied, la bécane à la main. Et je débouche sur la chose. L'autre jour, quand j'étais venue voir, je n'avais pas remarqué tout ça : ni chiens, ni Croucounous, juste un chantier comme un autre. Erreur, un vrai projet industriel qui ne dit pas son nom. Effectivement, le petit-bois de Couchetounu est en plein milieu du bidule en cours. Pour les faire chier, il les fait chier. On peut comprendre qu'ils veuillent s'en débarrasser. Mais, comment s'en débarrasser ? comme aurait dit Ionesco. Je suppose bien comment, moi. Je m'approche de l'enclos, les chiens grondent et montrent les dents. Croucounous s'approche.

- Vous ne craigniez rien, Mademoiselle, tant que je suis là. Tranquilles les chiens, tranquilles.

Il faut bien prêter l'oreille pour comprendre ce qu'il dit. Il parle entre ses dents, sans doute pour ne pas laisser tomber son mégot qu'il mâchonne dans le coin droit en clignant de l'œil. Il a du apprendre par cœur le Corbeau et le Renard. Mais, les trois bestiaux, gros comme des sangliers, se sont tus et s'assoient sur leur cul, vigilants tout de même.

- Vous venez voir le chantier de l'usine?
- Oui. C'est un peu ça. Mais aussi le petit-bois, là, au milieu.
- Oui , il gêne.

- Vous savez à qui il appartient ?
- Oui, bien sûr, tout le monde le sait : à Monsieur Couchetounu c'est son nom, je crois. Il ne voulait pas vendre. Et il a eu un accident, paraît, le pauvre.
- Oui, c'est ce qu'on dit. Qu'est-ce qu'on va fabriquer dans cette usine ?
- Des parpaings de ciment. On les fabrique à partir du sable, vous savez. C'est un marché considérable, paraît. Et ici on va pouvoir en fabriquer des centaines, des milliers de tonnes. On a fait venir l'électricité en enterrant un gros câble sur deux kilomètres depuis la route qui mène à Poulangis. Les camions, des 35 tonnes, charrieront les parpaings jusqu'à la Seine, sur des péniches. C'est Monsieur Poulin qui est le maître d'œuvre. Paraît qu'il a imposé le feu vert à l'adjointe, Madame Clapiche. On dit qu'il lui a cédé sa place de numéro 2 sur les listes électorales, qu'il a permis l'extension du terrain de son mari pour qu'il agrandisse ses serres et qu'il a promis aussi que son neveu sera le contremaître de l'usine quand elle marchera.
- Ce chantier couvre une énorme superficie, dites-moi.
- Oh oui, on a abattu plusieurs dizaines d'hectares de bois. Et ce n'est pas fini. Regardez, par là, vers l'Ouest. Ce sont des bois qui appartiennent à la commune de Sipelles. Et bien, Monsieur Poulin, les a obtenus pour une bouchée de pain. Paraît qu'il y aurait eu des pots-de-vin au maire. Mais ça se pourrait bien que ça soit que de la médisance.
- Et le bois de Couchetounu ?
- Je sais que Monsieur Poulin a demandé à Madame Clapiche d'entamer une procédure d'expropriation. Ça aurait échoué, paraît.
- Eh bien merci beaucoup, et bonne continuation, Monsieur ...
- Croucounous, on m'appelle, mais j'aime pas trop.
- Monsieur Jean Blanc.
- Ah, vous sav ... C'est moi qui dit merci, alors.

Voilà.

Voilà, l'expropriation a échoué, alors on l'a tué, pour obtenir le terrain de Gertrude, le maillon faible.



## 20

Fred Poulin possédait une très belle maison briarde typique sur les hauteurs. On la voyait de Putrelles, le hameau de Sipelles. Elle était la seule à l'orée de la forêt de Sigil. À l'inverse, de sa maison, on pouvait admirer le paysage qui s'étalait loin devant, Fuisetaine en contre bas et, plus loin, le château d'eau de Putrelles, et même, au sud-est, la colonne de vapeur qui s'élevait de la centrale nucléaire à 30 kilomètres à vol d'oiseau.

La dénivellation n'est que d'une petite centaine de mètres, mais monter ça à vélo par un chemin herbeux et sous le soleil exactement comme dit la chanson, j'ai fini à pied et à bout de souffle. Et tout ça pour m'entendre dire par la femme de ménage que monsieur était parti, que c'était son jour de poker à l'auberge de Sainte Combine. Je voulais déjà me le farcir, mais maintenant avec la sueur qui me coulait dans la raie des miches, c'est au pressoir à cidre que je voulais le voir.

Je suis redescendue dare-dare, plus facile dans ce sens que dans l'autre, quoique casse-gueule à cause des ornières durcies par la sécheresse, chercher la bagnole. Je ne me voyais pas aller jusqu'à Sainte Combine en bécane.

Il était là, à *l'Auberge du sanglier noir*, dans la salle du fond, tripot enfumé, genre casino de pauvre. Il était là, superbe, plastronnant dans sa quarantaine épanouie, sûr de lui, sapé comme un nab, séducteur, le regard plissé et le sourire immobile du joueur aguerrri. Tout ce que j'aime, prototype à gerber.

J'y vais droit.

- Monsieur Poulin ...
- Oui ?
- J'ai à vous parler.
- Vous êtes qui ?
- Sylvia Lainé, la nièce d'Émilie.
- Et alors ?
- Ce que j'ai à vous dire est important et personnel.

Il marque un temps. Il pressent quelque chose qui le retient de m'envoyer chez ma mère. Il retrouve son sourire et son regard plissé ;

- Allez dans l'autre salle. Je finis la main et je vous rejoins. Prenez un verre à ma santé en attendant.

Il arrive avec le sourire maquereau, mais tout de même un rien d'inquiétude dans le regard.

- Vous n'avez rien pris ?
- Non.

Il lève la main pour commander.

- Inutile. Je ne suis pas venue pour boire. Et d'ailleurs, je paie ce que je prends.
- Diable ...

Il sourit en biais un peu jaune. Je fais pareil, mais dans une couleur plus narquoise. Il joue la recherche du souvenir.

- ... Attendez, Sylvia Lainé, la nièce d'Émilie, c'est pas la mouffette qu'on voyait toujours inséparable de son ânesse ? Quand on voyait l'une on voyait l'autre ... J'étais ado et elle, elle devait avoir 7 ou 8 ans. Dites donc ! ça fait un bail ! Dans les 25 ans, non.
- Dans ces eaux-là, oui.
- Je me rappelle aussi qu'elle avait un énorme pansement à un genou.

Il dribble et botte en touche, le bonhomme. J'entre dans son jeu, en attendant le moment de planter l'estocade.

- Le gauche.
- C'était quoi ?
- Un clou rouillé. À l'époque, il y avait à la fête du village un jeu qui consistait à monter sur une poutre inclinée et glissante. Il fallait atteindre le bout pour décrocher un lot fixé à un mât. Presque tout le monde tombait avant d'arriver. Je voulais gagner à tout prix, alors je me suis entraînée sur une vieille poutre appuyée contre un mur dans le jardin des Couchetounu. J'ai dérapé, il y avait un énorme clou rouillé sur le passage qui m'a ouvert le genou, voilà.

J'avais appuyé sur Couchetounu. Il fait semblant de n'avoir rien remarqué.

- Diantre ! Vous étiez un vrai garçon manqué !
- On le disait.
- Et qu'est-ce qu'elle est devenue ?
- Qui ça ?
- L'ânesse.
- Nenette ?
- C'était son nom ?
- Oui. Elle a fini ses jours chez les Couchetounu.

Il laisse encore glisser l'allusion, reprend son petit sourire séducteur.

- C'est qu'elle a changé, la mouffette !
- Eh oui, elle a atteint l'âge de la mort de son ânesse. Mais elle n'entend pas finir comme elle chez les Couchetounu.

Cette fois, il n'a pas pu l'éviter. Il l'a pris dans le pif. Le sourire a disparu, le visage se fige, les yeux se plissent comme Clint Eastwood avant qu'il n'en troue quatre d'un coup.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?!
- Que je ne suis pas venue pour vous parler de la mouffette d'il y a 25 ans, mais de la mort de Couchetounu. Je travaille pour un journal qui s'intéresse au massacre des terres fertiles de la région par les multinationales du sable, qui s'étonne que les politiques de toutes les couleurs, y compris la verte, ne s'en préoccupe pas le moins du monde. Mon rédacteur en chef a entendu parler de cette mystérieuse disparition et il m'a envoyée enquêter. Et, ce n'est pas par hasard que ce soit moi qu'il ait désignée. Il sait ce qui me lie au vieux. Et j'ai bien l'intention de mener cette enquête au bout. Je ne partirai pas d'ici avant de savoir qui a tué Gratien Cauet dit Couchetounu.
- Je n'ai jamais rien entendu d'aussi absurde ! Que je sache, l'enquête de la gendarmerie a établi la thèse de l'accident dans la mort de Gratien Cauet.

- Ça en arrange bien certains ! Moi, je n'en crois pas un mot. Il n'a tout de même pas été se percher tout seul là-haut !
- Qui sait ?
- Justement, personne. Il ne fait pas bon se trouver sur le chemin des sablières.
- Qu'est-ce que vous sous-entendez par là ? Les sablières n'ont jamais en rien dérogé à la légalité !
- Faut le dire vite. Faut savoir fermer les yeux sur quelques graissages de pattes, quelques avantages par ci par là.
- Que voulez-vous dire ?
- Ne jouez pas les ignorants ! Ernestine m'a avoué pour sa place sur les listes électorales et l'accroissement de la superficie des serres de son mari. Et Croucounous m'a aussi un peu parlé de la construction de l'usine, de la famille du futur contremaître et de l'expropriation de Couchetounu.
- Eh bien, rien d'illégal à cela. On a juste engagé une demande d'expropriation ...
- Oui, et il l'a appris et ...
- La démarche n'a pas abouti, voilà tout.
- En fait, le vieux ne s'est pas laissé faire. Il a menacé de tout révéler sur les magouilles, alors on l'a tué !
- À qui ferez-vous croire une chose pareille ?! Je n'ai rien à voir avec votre délire. Et puis en voilà assez !

Il se lève et retourne à son tripot sans se retourner.

- Rassurez-vous, je ne vais pas lâcher le morceau, j'ai la mâchoire solide du doberman, je lui crie.

Les rares clients lèvent la tête. Il hausse les épaules.

## 21

Quand on parle du loup, on en voit la queue. Je venais de dire à l'autre enflure que mon rédac chef m'avait envoyée là en mission et :

- Ah, t'arrive à point. Stanislas Jeanjean a téléphoné. Il s'impatiente. Voilà plusieurs jours qu'il attend de savoir.
- M'emmerde le Stan. J'appellerai quand ça sera le moment.
- Et ce sera quand ?
- Tu vas pas t'y mettre toi aussi.

Tante Lilith est en train de passer des onguents sur les miches de Fatouma.

- On va encore l'entendre geindre longtemps, l'accidentée de la route ?!
- Dis donc ! Le bleu et l'indigo passe mal sur le noir, mais c'est pas une raison pour les nier.
- Laisse tomber Tante Lilith, marmonne Fatouma. Elle rétablirait l'esclavage si on la laissait faire. Elle peut parler ste peau de yaourt, une mouche lui chie dessus et elle a un cocard.
- Attention à qui tu parles, tout de même ! réagit Tante Lilith en appuyant sur les lombaires.

Fatouma pousse un hurlement.

- Excuse-moi. Je me suis énervée. C'est bien ce que je pensais. Les ecchymoses ne sont rien. Je crois qu'elle a une vertèbre déplacée.
- Eh ben, yaka l'envoyer chez le kiné ou l'ostéo.
- Arrête tes conneries, tu veux. Dis plutôt. Oui ou merde, t'as du nouveau ? T'as trouvé kekchoz ?
- Pas grand-chose, justement. J'ai visité ce qu'ils appellent l'usine, un truc immense en construction. En chemin, j'ai rencontré Daniel Jamet, le garde-chasse, qui m'a dit de faire attention aux trois gros chiens qui gardent le chantier. J'ai fait la connaissance de leur maître, un certain Croucounous. C'est comme ça que j'ai appris des présomptions de graissage de pattes des élus du coin et des tentatives d'expropriation de Couchetounu.
- Et alors ?
- Alors, c'est vrai que son bois fait chier tout le monde. Il est en plein milieu du projet en construction. Et l'expropriation a échoué. Alors ...
- ... Alors on l'a tué.
- C'est ce que je pense.
- Qui ?
- J'ai trouvé l'intermédiaire qui nie tout mordicus : Fred Poulin l'enflure, le secrétaire général de la mairie de Saint Saigneur, un gommeux de la bouse, mais j'ai rien contre celui qui tire les ficelles.
- Charles Blafard
- Sans le moindre doute, mais Monsieur Propre.
- Et les quads ?
- Pas du flanc. J'ai eu quelques lumières par Ernestine. Une idée de ce Fred Poulin, mais c'est Jeannot Paimpol, le roi de l'ULM, et Robert Géraudineau, l'instit à la retraite, les exécuteurs des basses œuvres.

Évidemment ça resterait à prouver, mais il y a plus important : la peau de tous ces dégueulasses.

Y en avait assez pour aujourd'hui. Un gigantesque planteur, jus de maracuja rhum agricole de Martinique avec des glaçons, pour finir l'après-midi devant la télé. Demain, j'irai revoir Ernestine pour la cuisiner davantage.

Annonce météo d'une alerte d'orage terrible pour demain justement. Un signe ?

## 22

Pour une fois, la météo ne s'est pas plantée. Dès le matin, là-bas, vers l'Ouest, les cumulus ne manquent pas. On entend que ça gronde au loin. Le vent ne s'est pas encore levé, mais ça ne va sûrement pas tarder. Il fait lourd, comme on dit. Avant-goût du déluge. Ce genre de merdier nous vient toujours de l'Ouest.

J'ai pris le vélo pour aller voir Ernestine à la mairie. J'aurais sans doute mieux fait d'y aller en bagnole. Bon. Tant pis.

À la mairie, la petite secrétaire toute seule dans la maison vide me dit que Madame Clapiche n'est pas venue ce matin. Elle n'avait d'ailleurs aucun rendez-vous de prévu.

- Vous savez où je peux la trouver ?
- Peut-être bien au Domaine de la carpe. Elle et son mari, ils ont un chalet là-bas. Je sais qu'elle aime bien y aller pour se détendre, comme elle dit.

Le « Domaine de la carpe » est un parc privé où une trentaine de chalets de bois ont été construits autour d'un étang issu d'une ancienne carrière de sable qui, curieusement, appartient à Charles Blafard. Chalets dernier confort au bord de l'eau, où l'on peut pêcher de sa terrasse. Le moins cher a été vendu 60 mille euros. Ça peut monter jusqu'à 200 mille pour les plus huppés. Sûr que c'est un cadeau de Blafard à Ernestine pour « services redus ».

Faut montrer patte blanche pour entrer. Y a un gardien et là aussi y a des clébards. Le cerbère m'indique le chalet, de l'autre côté de l'étang. Une trotte, j'aurais jamais pensé un étang aussi immense. Le vélo n'est pas de trop. J'arrive, la porte est entrouverte. J'ai lu et vu pas mal de polars. C'est souvent mauvais signe. Faire gaffe aux empreintes.

J'entre en douce. Je me glisse en silence jusqu'à la salle de séjour.

Merde !

Elle est là, pendue, accrochée à la balustrade de la mezzanine. Pas besoin d'être légiste pour comprendre qu'il est un peu tard pour la décrocher.

Je prends mon mouchoir, je prends le combiné, je fais le numéro de Fred Poulin que j'avais pris soin de mémoriser.

- Fred Poulin, j'écoute ...

Je prends une voix de mélécasse.

- Y a une femme qui se balance au bout d'une corde au Domaine de la carpe.
- Quoi !!

Je raccroche et je m'esbigne en douceur pour ne pas me faire remarquer par le cerbère. Mais je sais bien que je ne pourrais pas éviter une visite de courtoisie de mon cher copain l'adjudant-chef Michel Crépin.

De retour chez tante Lilith, je dis rien. Mais à voir ma tête, elle se doute.

- D'où tu viens ? kesta trouvé ? Des emmerdes ?

Je suis obligée de lui raconter.

- Merde ! Quelqu'un t'as vue ?

- Stidée ! Le gardien m'a indiqué le chemin.

Sans un mot, elle va dans son potager. Ça veut dire qu'elle a besoin de réfléchir. Elle voit sûrement pas les choses en rose. Moi non plus.

Ça faisait un peu plus d'une heure qu'on marinait dans notre jus, chacune dans son coin, quand Fred Poulin se pointe au portail. Je m'y attendais. Il a perdu de sa superbe, pâlichon, une grosse ride profonde comme une balafre lui barre le front. Pas nécessaire de faire les présentations.

- Ernestine est morte, il dit.

Je joue la surprise.

- Quoi ?! Morte ?! Comment ?
- Pendue.

Je ne fais pas dans la nuance.

- Qui l'a tuée ?
- Attendez. On ne sait pas si c'est un meurtre. J'ai téléphoné à Monsieur Blafard. Il dit qu'il faut attendre le résultat de l'enquête des gendarmes. Mais il pense que c'est sûrement un suicide.
- Vous y croyez ?
- Je ne sais pas. Je pense qu'on l'a peut-être tuée parce qu'elle vous a parlé. Ils ont peur de vous, de votre enquête pour votre journal.
- Mais vous, vous n'êtes pas en train de me parler en ce moment ?
- Que voulez-vous dire ?
- Que ça pourrait bien être vous le prochain, juste avant moi.
- Vous devriez faire quelque chose !
- Quoi ?
- Je ne sais pas, moi, mais quelque chose !
- Et pourquoi n'iriez-vous pas, vous, dire aux gendarmes tout ce que vous savez.
- Il n'en est pas question.
- Vous avez trempé dans la soupe, n'est-ce pas ?
- Autant me jeter dans la gueule du loup. C'est moi qui prendrais tout sur la tête. Il sait trop bien y faire avec les gendarmes.
- Qui ça : il ?
- Qui ça ! Qui ça ! Ne jouez pas les demeurées !!
- Il sait y faire, vous voulez dire qu'il arrose ?

Il n'a pas répondu. Mais je savais où aller.

J'ai demandé à tante Lilith :

- T'as un revolver chez toi ?
- Évidemment non, elle répond. Qu'est-ce qui te prend ?!
- Je vais aller faire un tour chez Blafard.
- J'ai juste le sabre shinto qu'on m'a offert pour mes 50 ans. Hyper tranchant, tu sais. Tu fais tomber la tête d'un revers de bras, qu'elle ajoute en se fendant jusqu'aux oreilles, avec un rire à péter le cristal.

Je laisse tomber. Elle n'est pas récupérable.

Plus tarée que moi, tu meurs. J'ai repris le vélo. Pourtant, je le savais bien. Ça craquait sec depuis un moment. Le vent s'est levé. Et d'un seul coup, le déluge ! Vache qui pisse un euphémisme délicat ! Des trombes ! Des éclairs

tombent des cumulus noirs dans un fracas épouvantable. Ils percutent le sol à une fréquence incroyable. Ça tombe, devant, derrière, sur les côtés. J'ai une trouille bleue. Si je pisse dans ma culotte, ça ne se verra pas, tant je ruisselle de partout. Je me vois déjà carbonisée. Je pédale comme une forcenée. Je manque de me casser la gueule. Une voiture est arrêtée au milieu de la route, une femme au volant. Je m'arrête pour lui demander de m'abriter. Elle est terrorisée. Je lui crie : vous n'avez rien à craindre dans la voiture, ça fait cage de Faraday. Que dalle, tétanisée, rien à en tirer. Un éclair tombe à 10 mètres. Ça me chatouille terrible, j'ai la tignasse qui s'allume. Je remonte sur le bike. Je suis à moins de 500 mètres de la propriété de Blafard. Je fonce aveuglée par la flotte qui tombe. Au moment où j'arrive, une voiture venant du château surgit sur le chemin qui mène à la route. J'ai juste le temps de plonger dans le fossé. Une brusque rafale de vent, une véritable tornade arrache tout sur son passage. Un énorme peuplier s'abat sur la voiture et l'écrase.

Puis, tout aussi brusquement, la colère du ciel semble s'apaiser. Le vent se calme, la pluie cesse, quelques gouttes encore comme les nuages en partance s'ébrouent. Le soleil va revenir.

Je pousse jusqu'à la bagnole, pas vraiment une compression à la César, mais tout de même, suffisante pour que Blafard soit mort. Parce que c'est lui dans sa caisse de luxe, en attendant celle en bois exotique rembourré.

Ce n'est pas moi qui paierais Charon pour le passage, il n'aura qu'à les traverser à la nage ces putains de fleuves infernaux.

Et voilà pour son oraison funèbre.

Il me reste encore une chose à contrôler. Je veux en avoir le cœur net. Aller voir le chantier où l'on a retrouvé Couchetounu. Il doit bien rester quelques traces de ce qui s'est réellement passé. Évidemment après un tel orage, les chances sont quasi nulles. J'aurais dû y penser plutôt. J'y vais quand même.

Si on l'a jeté sur le tapis roulant, ce ne pouvait être que sur la partie horizontale. Or, personne n'y est aller voir, à ma connaissance. D'abord, pour qu'il se laisse faire, il fallait qu'on l'ait assommé ou qu'il soit bourré à mort. L'autopsie n'a révélé aucun traumatisme pouvant suggérer l'agression. Il devait donc être bourré.

Seul Mathieu, le fils du gendarme, a été au début du tapis, au plus bas, là où il a mis sa mob. Il n'a évidemment fait attention à rien d'autre que de se mettre en bonne position.

Au-dessous du départ du tapis, à moitié ensevelis dans le sable par le ruissellement, un marteau et un burin, non loin une carotte de tabac à chiquer.

Couchetounu, sûr. Il a laissé tomber son rouleau là. Et, sans l'orage, on aurait sûrement retrouvé des traces de ses projections. Il lâchait ça régulièrement, jus de chique pur arabica.

Dans le premier roulement du tapis, un bout de tissu est coincé : un morceau d'un poignet de manche de chemise de flanelle. Couchetounu encore, il ne porte que ce genre de liquette.

Je commence à entrevoir la scène. Il a décidé de saboter, comme dans les années 40, au temps de l'occupation des fridolins. Il est là, avec son burin et



son marteau prêt à cogner. Mais il bascule. Sa manche de chemise s'accroche, mais ne résiste pas. Il est embarqué là-haut. Il est trop bourré pour pouvoir réagir. Et le sable lui déferle dessus.  
Oui. Oui, les cagnes ont sans doute raison. C'était sûrement un accident.

## 23

Je ne savais plus trop quoi dire ni quoi faire. Avant de rendre compte au journal, j'avais besoin de faire le point avec tante Lilith. Pour elle, valait mieux écraser.

- Y a pas de quoi faire un papier avec un pochetron qui s'embarque pour l'au-delà sur un tapis roulant. Le seul suspense qui reste pour ton feuilleton c'est : Gertrude va-t-elle vendre ? Pas de quoi faire s'emballer le tirage de ton canard.
- Oui, mais maintenant que Blafard est mort ...
- Tu sais, un PDG passe, les multinationales restent.
- Tout de même ... d'accord, pour Couchetounu la thèse de l'accident tient, mais pour Ernestine ...
- La thèse du suicide va s'imposer.
- Maintenant que Blafard est ...
- Les multinationales restent, je te dis. D'ailleurs Blafard ne s'est sûrement pas mouillé dans le coup. Et on ne connaîtra sans doute jamais l'exécuteur des basses œuvres, parce que le graissage de pattes à l'huile de momie persiste aussi avec les multinationales.
- Possible, mais je sais quoi écrire dans mes articles, crier qu'il y a un crime encore plus grave qui se perpétue sous nos yeux, le massacre de ces milliers de terres fertiles pour du fric. Un crime contre la planète, ici et partout ailleurs. Et que ce sera bientôt la fin de la Terre, bien avant la fin du Soleil, bien avant la migration utopique des hommes de la planète. La Terre se vengera. Elle vient de montrer sa colère, elle a commencé avec la mort de Blafard. Sa vengeance est en cours !

Tante Lilith secoue doucement la tête avec un petit sourire extatique.

- Je ne te savais pas si débile, avec une pensée magique d'illuminée demeurée. Tu veux que je te dise, la Terre, comme le cosmos tout entier, se fout pas mal de tous ces poux humains.
- Bon, alors on peut rentrer à Paris maintenant que vous avez refait le monde, déclare Fatouma en ramenant sa fraise. J'en ai marre de ce trou sans Internet.

**fin**